

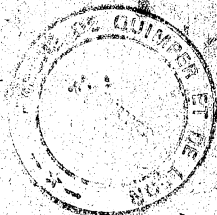
LOUIS TIERCELIN

La Bretagne qui Croit

PARDONS & PELERINAGES

(Première Série).

CREDO, CRESCO.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

1894

La Bretagne qui Croit

PARDONS & PÉLERINAGES

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

LES ASPHODÈLES.
PRIMEVÈRE, poème.
L'OASIS.
LES ANNIVERSAIRES.
LA MORT DE BRIZEUX, poème.
LES JONGLEURS DE KERMARTIN, poème.
DANS LA BOUTIQUE, poème.
LES CLOCHES.
LE PARNASSE BRETON CONTEMPORAIN, en collaboration avec J.-Guy ROPARTZ.
YVONNE ANN DÙ, poème.
LE LIVRE BLANC.

THÉÂTRE

L'OCCASION FAIT LE LARRON, comédie en un acte, en vers. (Théâtre de Rennes.)
L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE, comédie en deux actes, en vers. (Théâtre de Rennes.)
MARGUERITE D'ÉCOSSE, poème dramatique, en un acte. (Théâtre d'Application.)
LES NOCES DU CROQUE-MORT, comédie en un acte, en vers.
L'HEURE DU CHOCOLAT, proverbe en un acte, en vers. (Salle Herz.)
UN VOYAGE DE NOCES, drame en quatre actes, en vers. (Odéon.)
STANCES A CORNEILLE. (Comédie-Française.)
LE VOISIN DE GAUCHE, comédie en un acte. (Salle Herz.)
CORNEILLE ET ROTROU, comédie en un acte, en vers. (Odéon.)
LE RIRE DE MOLIÈRE, à-propos en un acte, en vers. (Comédie-Française.)
FETHLÈNE, drame lyrique en un acte. (Musique de J.-Guy ROPARTZ.)
PÊCHEUR D'ISLANDE, pièce en quatre actes et huit tableaux, en collaboration avec M. PIERRE LOTI. (Grand-Théâtre.)
LE GRAND FERRÉ, drame lyrique en trois parties, en collaboration avec LIONEL BONNEMÈRE. (Musique de F. PLANCHET.)
UNE SOIRÉE A L'HOTEL DE BOURGOGNE, comédie en deux actes, en vers. (Théâtre de Rennes.)
MUDARRA, drame lyrique en quatre actes, en collaboration avec LIONEL BONNEMÈRE. (Musique de FERNAND LE BORNE.)
TROIS DRAMES EN VERS : Keruzel. — Le Cœur sanglant. — Le Cilice.
LE DIABLE COUTURIER, légende bretonne en un acte; Musique de J.-Guy ROPARTZ. (Théâtre d'Application.)

PROSE

AMOURETTES, nouvelles.
LA COMTESSE GENDELETTRE, roman.

EN PRÉPARATION

LA BRETAGNE QUI PRIE. — BRETONS DE BRETAGNE.

LOUIS TIERCELIN,

La Bretagne qui Croit

PARDONS & PÈLERINAGES

(Première Série)

CREDO, CRESCO.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

1894

fb
203.
5
TIE



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2023

A Madame la baronne Le Lasseur, née Perier.

JE me rappelle...

Dans mon berceau de mousseline, dans ce petit paradis blanc que les mains sèches de ma vieille bonne fermaient, chaque soir, si doucement sur moi; quand mes yeux commençaient à ne plus rien voir dans ce demi-jour, et mes oreilles à ne plus entendre qu'à peine la chanson dolente qui m'endormait au va et vient de la bercelonnette..... soudain la voix s'arrêtait, le bercement cessait tout à coup, les rideaux s'entr'ouvraient et ma chère maman apparaissait comme une vision dans

les nuages. Et ma mère se penchait sur moi et me baisait au front et ses deux mains tendues prenaient mes deux petites mains et les joignaient, et j'entendais sa voix qui murmurait, pour moi qui ne pouvais la dire encore, cette prière : Mon Dieu, je vous donne mon cœur !...

Je me rappelle...

Dans mon petit lit dont les barreaux tournés me semblaient merveilleux et dont la tête de cygne, qui retenait les rideaux de cretonne fleurie, m'inquiétait un peu, le matin, dans cette aube rosée, je tendais les bras à ma mère, que je voyais, du bout de la chambre, venir à moi, lentement, de crainte de m'éveiller. Et maman me prenait, me soulevait et m'agenouillait sur la couverture rose et, me soutenant de son bras passé autour de ma taille, sa tête appuyant la mienne qui se penchait, elle disait et je disais avec elle : Notre père qui êtes aux cieux...

Je me rappelle...

L'autel semblait ouvert sur les cieux : à travers des nuages d'encens scintillaient d'innombrables étoiles, et des fleurs merveilleuses resplendissaient. Deux anges à la longue robe blanche, aux grandes ailes d'azur pâle, s'inclinaient et, d'une mystérieuse lumière dorée, la Sainte Vierge rayonnait. Sur un signe du prêtre, je me levai et, dans la piété grave de l'enfant qui a reçu le Corps de son Dieu pour la première fois, je marchai vers l'autel. Et les Anges s'inclinaient devant moi et la Vierge me tendait les mains, souriante. Et dans ces lumières et dans ces fleurs et dans ces nuages d'encens, debout sur la plus haute marche de l'autel, et tourné vers mes camarades du collège au nom desquels j'allais parler, suffoquant un peu dans ma tunique de drap bleu que coupait en sautoir le ruban blanc de mon scapulaire, la voix tremblante, je récitai... Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours.

Je me rappelle...

Dans le salon de cette maison où j'achève ce livre, nous sommes tous agenouillés. Mon père dit la prière du soir et j'entends toutes les voix qui répondent, les vieilles voix et les jeunes, toutes les chères voix que je n'entends plus aujourd'hui, si ce n'est dans la douceur des échos de mon âme. Et j'entends le battement de l'horloge et aussi le battement de mon cœur dans cette minute de silence qui me paraissait éternelle, après les solennelles paroles : Examinons-nous sur les péchés que nous avons commis.

Je me rappelle...

Dans ma chambre de jeune homme, il y avait un coin plein de fleurs et il y avait une lampe qui brûlait jour et nuit devant une Vierge. Dans la chambre voisine, aux premières lueurs de l'aube, mon frère agonisait... Et je m'étais levé et j'écoutais près de la porte, ayant peur du silence encore

plus que des plaintes... Et je tombai à genoux et j'implorais la Sainte Vierge et j'offrais toute ma vie pour la vie de mon frère mourant. Et mon frère était mort déjà que je disais encore : Si mon frère ne meurt pas, je fais vœu de me donner tout entier...

Je me rappelle...

Dans le chœur de la chapelle, séparés du monde par la grille du cloître, les moines étaient agenouillés. Je revois ce cordon de robes brunes et de manteaux blancs ; je revois ces têtes pâles auréolées d'une étroite couronne de cheveux. Je vois ces mains croisées et ces lèvres qui prient, ces fronts qui se penchent et qui viennent frapper la terre. Et j'entends la lente psalmodie et le bruit des longs rosaires et je respire l'odeur des fleurs et de l'encens, et, pendant que l'orgue, sous mes doigts, essaie d'associer sa poésie à ces prières, je vois le long défilé des moines qui passent près de moi et dont les yeux, sous le

capuchon baissé, ont une étrange éloquence qui semble me dire : Viens avec nous, le bonheur est ici.

Je me rappelle...

Toutes ces heures de prière sur le pavé des Églises, devant les châsses des Saints et des Saintes, dans les chapelles obscures, devant les Crèches et devant les Tombeaux et devant les Tabernacles... Tous les anniversaires de joie ou de tristesse.... Tous ces élans de foi, aux marches des autels, au pied des Christs douloureux et des Vierges tranquilles... Tous ces appels confiants vers l'Au Delà, tous ces regards anxieux vers l'Azur, tous ces cris d'angoisse vers l'Inconnu... Et ces pèlerinages aux Lieux Saints de Bretagne et ces Pardons autour des chapelles abandonnées et ces processions qui passent et ces cantiques qui montent vers le Ciel... Tout ce qui m'a fait si Breton et si pieux.

Et pourquoi ne veut-on pas que je me rappelle?

Tout ce qui chante et tout ce qui prie, ce qui joint les mains et ce qui s'agenouille, tout ce qui survit en moi de tant de générations chrétiennes, tout ce qui fleurit sur cette terre depuis l'arrivée des Malo, des Pol et des Corentin, tout ce qui a battu dans les cœurs de ceux qui donnèrent leurs battements au mien, tous les souvenirs de la Bretagne Fidèle, tout ce qui est le Passé qu'elle aimait et tout ce que je pleure...

Je me rappelle... Je me rappelle...!

LOUIS TIERCELIN.

Kerazur, 15 juillet 1894.

LE PARDON DE SAINT GONÉRI

A PLOUGRESCANT

(23, 24 ET 25 JUILLET 1892.)

O Sent koz Plouvouskan, c'houi ne'n hoc'h ket maro :
Gret d'imb karet Doué hag enori hon bro !
Gret d'imb kanan bepred hon c'hanouenno koz,
Vel ma kanfomp eun de, du-hont, er baradoz !

A mon ami, le chanoine Le Pon.

I

SAMEDI soir, 23 juillet. — Neuf heures. Les cloches sonnent. La grande Église Neuve n'a pas un cierge allumé ; seule, la lampe du sanctuaire clignote, lueur rougeâtre, comme un œil épouvanté. Dans la nuit grise du chœur, les prêtres silencieux se groupent et, le long de la nef, se croisent en chuchotant des fantômes de fidèles. Les cloches, par larges vibrations, frappent l'air de grands coups

d'ailes comme pour de hautes envolées. Dans la fenêtre du clocher, doucement se meurent les lueurs dernières du couchant, et, sur ses deux étroites baies jumelles encore lumineuses, deux cordes noires se détachent, où sont pendus, couple étrange, le sonneur et la sonneuse. Les voilà qui se dressent, les bras tendus effroyablement par on ne sait quoi qui les attire là-haut. Les deux silhouettes maigres se profilent, longues, longues, douloureusement. Les voilà qui se resserrent et se replient, et se rapetissent et s'affaissent, et maintenant disparaissent, masquées par la balustrade de la tribune. Et les voilà qui remontent, fantastiquement effilées, si maigres, si longues, encore tirées par ce qu'on ne voit pas. En haut, en bas, disputées par les forces invisibles, elles montent et descendent ainsi, les pauvres ombres, toujours.

La croix se dresse dans le chœur. Les petits choristes rouges et violets l'entourent; les prêtres et les moines se mettent en marche

vers la Vieille Église du Saint, dont la cloche grêle tinte comme un rappel triste d'aimer encore ce qui n'est plus. La nuit du ciel est toute bleue, sans étoiles. Les étoiles sont sur la terre, cette nuit : cierges qui scintillent en avant, parmi les croix et les bannières; chandelles de cire aux petites fenêtres du bourg et, là-bas, dans le bois de saint Gonéri, autour de sa chapelle, à tous les arbres, verres et lanternes pendus, éclairant l'ombre verte d'une allégresse de couleurs.

La Chapelle n'est que lumières et que feuillages et que fleurs. Ça et là pourtant ses murs blancs semés d'hermines apparaissent et, tout là-haut, sur ses arceaux de bois, l'histoire de la Rédemption du monde s'offre aux regards, très naïvement peinte.

L'autel est rayonnant, mais sous la voûte du clocher resplendit bien plus encore le triomphe de la Sainteté. Parmi les palmes vertes et les guirlandes de fleurs, deux reliquaires d'or étincellent à la lueur des cierges; dans l'un,

de longs ossements gris; dans l'autre, le chef très vénérable du Saint, sommé d'une impériale couronnée d'or. Le sol est jonché de branchages; en avant des précieuses reliques, en pleine lumière, deux statues de bois peint couvertes d'étoffes précieuses : à droite, saint Gonéri, la crosse en main, vêtu d'une chasuble de soie sur une aube brodée; à gauche, sainte Eliboubane, sa mère, en duchesse, couronne au front, dans une robe de velours bleu que recouvre un voile de tulle parsemé d'étoiles d'or. Au fond, dans le mystère de l'ombre, le tombeau du Saint et l'auge de granit qui fut son bateau vers l'Armor, allongent leurs formes grises.

Le cantique éclate à la gloire des deux Saints, les femmes seules chantant le couplet, toute la foule répétant le refrain.

Koneri ha Liboubana
Ni ho salud bepred gant joa.
Abeurz Doue reit d'imp bennoz
Ha gras da vond d'ar baradoz.

Et la procession reprend sa marche, sous le ciel bleu dont les étoiles sont tombées sur la terre, en l'honneur des Saints de Plougrescant. Et par les petits chemins que bornent de hauts talus couronnés d'ajoncs, elle va serrant ses files lentes de croix, de bannières, de cierges et de statues. Derrière, la foule est comme un océan noir que moutonnent des vagues de coiffes blanches. Sur les talus, des deux côtés, des têtes, rien que des têtes aux yeux extasiés, aux lèvres murmurantes! Et ces regards anxieux et ces prières émues, dans la nuit, semblent monter d'un Purgatoire dont les âmes implorent les joies Paradisiaques. Et le cantique, disant le rêve des pauvres âmes, joyeux et douloureux, emplit l'air d'une immense clameur d'espoir :

Abeurz Doue reit d'imp bennoz
Ha gras da vont d'ar Baradoz !

Le Purgatoire ! C'est lui, ce petit champ du Kélen où la procession s'arrête, borné aussi de hauts talus, entouré de ces têtes pâles, plein

de cette foule noire aux ailes de coiffes blanches. Des chants latins retentissent, des lueurs hésitantes courent, des étincelles s'éparpillent dans la nuit bleue, des gerbes de lumière s'entr'ouvrent, des étoiles montent dans le ciel comme des âmes enfin délivrées. Des deux côtés flambent d'immenses brasiers dont les langues de feu s'allongent et s'envolent, agitant d'une danse fantastique cette immobilité, éclairant d'une lumière terrible la foule noire où les faces blanches extatiques se multiplient.

Peu à peu, derrière les croix et les cierges, derrière les bannières et les statues, derrière les prêtres et derrière les Saints, la foule disparaît, on ne sait où, mystérieusement, le long des petits chemins ou dans la nuit bleue, là-haut, peut-être !

Dimanche 24 juillet. — Comme la Vieille Église est trop petite, c'est dans le bosquet, devant le calvaire de granit, qui est aussi une

chaire à prêcher, que la messe sera célébrée.

L'autel est dressé sur le banc de pierre qui entoure le calvaire. Une voile de navire étend son ombre au-dessus. Partout flottent des étendards, jaunes et noirs aux armes de saint Yves, tout blancs semés des hermines de Bretagne, blancs et jaunes en l'honneur du Pape, et rouges et verts et bleus. Là-bas, alignés contre un mur, ce sont les pavillons des bateaux de pêche. De chaque côté de l'autel, deux drapeaux de France, offerts jadis par les marins de Plougrescant au retour de la guerre de Chine. Chaque année, ce sont les veuves ou les enfants de ces braves qui reparent la soie tricolore. On les voit à toutes les fêtes, ces drapeaux, et leurs devises se déploient à toutes les processions du pays. Sur l'un :

Evit Doue hag ar Vro.
Enor da Sant Goneri.

Sur l'autre :

Honneur et Patrie.
Gloire à saint Gonéri.

Ils flotteront toute la journée sur la terre du Saint, allant de la Chapelle à l'Église, de l'Église au Presbytère, pour accompagner les Patrons ou pour reconduire les prêtres. Ils salueront, en s'inclinant trois fois en avant, en se croisant l'un l'autre de gauche à droite et de droite à gauche, et, malgré le vent qui secoue leurs grands plis de soie, ils dresseront, au bras de ces hommes forts, toute la journée, leurs longues hampes, fièrement.

Le prêtre est à l'autel, et tout le peuple a les yeux fixés sur lui. Sa chasuble de forme ancienne est faite d'une vieille étoffe qu'on vénère comme un vêtement de saint Gonéri.

Voici que, derrière l'autel, dans la chaire de granit, au pied du calvaire, un capucin apparaît. Et vraiment, sous ces arbres, au pied de cette croix, parmi cette foule pieuse, que

ce moine évangélise en langue bretonne, c'est comme une vision du Moyen Age; c'est un retour bienheureux vers le temps de la Foi; c'est une heure de prière et d'espérance.

La messe est terminée. Aussitôt deux hommes se placent devant le porche de l'église, portant sur leurs épaules le reliquaire où repose le chef vénérable du Saint. Et tous courbent la tête et passent, pieusement inclinés sous la relique. Des mendiants sont là qui font la haie jusqu'à la porte, les mains tendues, les yeux vagues, la voix suppliante.

C'est un remous violent du peuple qui se presse; ce sont des voix d'enfants, des lamentations de pauvres; c'est la fanfare qui joue des airs bretons; ce sont des *coups de boîtes* et des chants de prêtres lointains. Et c'est le cantique partout, le cantique de la Mission, le cantique à la gloire de la Mère du Saint.

« Est-ce bien la même, dit une femme près de moi, si richement habillée ?

— Certes.

— Vous en êtes sûr, au moins ?

— Très sûr.

— C'est la joie, alors, qui l'aura ainsi rajeunie, Monsieur. Pensez donc, c'est la première fois qu'elle vient à Plougrescant voir son fils, la bonne mère ! Tous les ans, lui, va, le lundi des Rogations, la voir, elle, dans son île de Loaven. C'est Monsieur le Recteur qui l'a invitée à la Mission, et demain, nous irons tous la reconduire chez elle..... Oh ! sûr qu'elle est joyeuse et tout embellie ! »

Les vêpres sont dites. La procession va se rendre de la Chapelle à l'Église Neuve. La petite cloche grêle répond par coups précipités aux larges vibrations de l'ample sonnerie. La foule est énorme, mais sa joie est grave et recueillie. Je n'ai pas entendu à Plougrescant, pendant ces inoubliables journées, une parole qui fût discordante ; à peine si j'ai pu regretter la présence de deux chanteurs ambulants, sous un parapluie, dégoisant la complainte des

Petits Ramoneurs de Fougères ; c'est la seule chose française et vulgaire qui ait troublé la haute harmonie bretonne de ce Pardon. Les soirs même, le bourg demeurerait grave, et, par les routes, aux environs, le seul bruit des voitures ou des pas ou des conversations à voix basse accentuait le religieux silence des retours.

Voici la procession : la croix à clochettes et les cierges et les petits choristes rouges et violets marchent en tête ; puis ce sont des jeunes filles en blanc, avec un ruban bleu sur la poitrine ; elles ont la grande coiffe de Plougrescant aux deux larges cornets de dentelle ; voici les pavillons des barques précédant la statue de sainte Eliboubane que portent des femmes vêtues de noir. Elles sont trente-six qui alternent pour ce pieux devoir. Graves et recueillies, elles font une garde d'honneur à la Sainte. De grandes dames, on dirait ; ce sont des femmes de pêcheurs, de goémoniers, de marins de l'État et du commerce. La Sainte

est tout éclatante, duchesse radieuse parmi sa Cour noire.

Ce sont maintenant des enfants qui portent des bateaux pavoisés; puis, la bannière de saint Yves; la statue de la Sainte Vierge apparaît dans des flots de mousseline blanche. Voici la statue de saint Gonéri et les précieuses reliques, escortées par les grands drapeaux de France; puis les moines et les prêtres, le maire et son conseil et la foule des fideles.

La procession entre dans la Grande Église.

Le bon recteur monte en chaire. C'est un vrai Breton, celui-là, un cœur chaud, une imagination ardente, un enthousiaste des choses de la Bretagne et de la foi; son discours est l'expansion de son âme.

Le Salut est chanté; puis, la bénédiction donnée par les deux moines, la bénédiction pontificale, donnée avec leurs croix de bois.

Lundi 25 juillet. — Cinq heures du matin.
Le ciel est brumeux, le vent de mer souffle

en tempête. La procession a quitté la Vieille Chapelle pour reconduire en son île la mère de saint Gonéri. Dans l'aube grise, très grande est la tristesse de notre marche, par les petits chemins tortueux, flanqués de hauts talus⁽¹⁾, qui conduisent à la mer. En avant de la procession, j'entends un son triste de cloche; on dirait la cloche des morts; les pas frappent lugubrement le sol, et le cantique, hier si joyeux, s'attriste de lenteur dans cette brume. Nous marchons longtemps. La mer apparaît enfin devant nous; le vent fait claquer les drapeaux et les bannières; les rudes gars de Plougrescant ont fort à faire pour les tenir droits. Les voies aiguës des femmes sont douloureuses et le refrain tombe pesamment, alourdi par les voix graves des marins.

Voici Loaven, une des nombreuses îles de cette baie d'enfer, qui, malgré la tempête, est

(1) Tous ces talus se ressemblent : une large assise de pierres, plusieurs levées de terre et sur le sommet une plantation d'ajoncs.

aujourd'hui la Baie du Ciel. La petite île s'étend là comme une longue bête, verte et grise, s'essayant à sortir de la mer. Le vent redouble, les nuages courent plus pressés et plus sombres; la mer est hérissée de pointes grises de rochers et de lames blanches qui déferlent; plus loin, le Sillon de Talbert, le Min-Buaz, les Héaux, le Pan de Bréhat. Nous descendons vers le rivage. Toutes les barques de pêche sont là. La grève est semée de gros cailloux gris; nous la traversons pour nous diriger vers notre barque.

C'est le moment des adieux. La foule entoure les Saints; sainte Eliboubanè se penche vers saint Gonéri pour lui donner le dernier baiser; mais voici que, dans la pieuse accolade, le voile de la Sainte s'accroche à la crosse du Saint.

« Elle ne veut pas partir, disent les femmes; elle veut rester avec son fils; il faut qu'elle reste avec nous, on ne doit pas la violenter. »

Par bonheur, le voile, dans un mouvement des porteuses, se détache et la foule consent au départ de la Sainte. Elle monte dans la barque qui l'attend, une barque sans voiles, de peur que, dans une secousse, quelque toile ou quelque mât ne l'effleure. La barque part sous la poussée des avirons qui clapotent. Tous les bateaux s'emplissent; il ne reste plus au rivage que la garde d'honneur de saint Gonéri et quelques femmes que la grosse mer effraie.

Nous partons. Notre barque a nom *Yves-Gonéri* : c'est assez dire qu'elle est la filleule du recteur; c'est le plus beau bateau de la côte; Cloarec en est le patron, un nom prédestiné. La flottille est noire et les voiles sombres sous ce gros temps. Notre bateau file vite, à peine penché, mais là-bas, à droite, nous apercevons une petite barque fortement secouée; un instant même, nous la voyons tellement couchée que l'eau la menace, et nous avons peur; mais soudain le mât casse, la

petite barque se redresse, elle est sauvée et nous rejoint bientôt parmi les rochers de l'île. Et les passagers qu'elle amène s'inclinent pieusement devant la Sainte dont la protection s'est manifestée pour eux.

Les femmes débarquent sur le dos des hommes; on nous met une planche, avec, pour garde-fou, un aviron tenu à chaque bout par deux marins.

La Sainte est portée respectueusement, vers les femmes qui l'attendent, par deux pêcheurs entrés dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Le gouverneur de l'île, Louis Le Corre ⁽¹⁾, sa femme et ses enfants conduisent la procession vers

(1) L'île est d'une superficie d'environ sept hectares; le fermier actuel est Louis Le Corre. Avant lui la ferme était aux mains d'un Kerambriun. Leur prédécesseur était Ignace Tual qui cultiva l'île de 1832 à 1868. Son fils nous assure qu'on y a trouvé à cette époque des squelettes entiers, des débris de vieille maçonnerie peinte en rouge, en vert et en blanc, et quelques restes d'un ancien édifice avec des ossements encastrés dans les murs.

l'Oratoire de la Sainte. Il est bâti de l'autre côté de l'île, à cinquante pas de l'ancienne chapelle, dont il ne reste que quelques pans de murs, non loin du mûrier fameux, qui plonge ses racines tortueuses dans les vagues.

A droite, s'élève le rocher qui sert d'autel, aux Rogations, quand saint Gonéri vient faire sa visite annuelle à sa mère ⁽¹⁾. Les porteurs de bannières grimpent au sommet du rocher, d'autres l'entourent; un des moines adresse quelques paroles aux fidèles, et la Sainte qui attendait à la porte de son oratoire, la franchit. On la replace sur son autel.

Nous défilons tous dans la toute petite chapelle, et tristes, comme si nous avions en nous une piété de moins, nous reprenons le chemin du rivage.

(1) Si la tempête ou quelque fête plus grande empêchent cette visite annuelle du Saint à sa mère, sainte Eliboubane, suivant les uns, saint Gonéri, suivant les autres, à la nuit, feront tout seuls le voyage; mais malheur aux bateaux rencontrés par la barque mystérieuse; ils sont impitoyablement chavirés.

A gauche, on me montre une croix surmontée d'une sorte de pointe; c'est un bonnet phrygien, me dit-on, dont on décorait les croix pour les sauver, aux jours de la Terreur.

Nous montons dans notre barque, et un bon vent arrière nous pousse au continent en quelques minutes.

Puis la procession se forme, plus triste, sans la Sainte, et va reconduire le Saint dans sa chapelle. Et la petite cloche de Lan-Goneri laisse tomber ses pauvres notes grêles, tristes comme de petites larmes.

Il est dix heures. Et c'est fini. Les chants ont cessé, et les prières. Il faut se réveiller de l'extase et rentrer dans la vie.

O petits saints de Plougrescant, quels jours heureux j'ai passés près de vous ! Bons vieux petits saints, merci, qui m'avez rendu mes premiers rêves, mes rêves d'enfant pieux, enveloppé de foi, bercé d'espérance, dans le bonheur de la sainte maison paternelle.

Je n'oublierai jamais ces lentes marches pieuses. Chantant le même cantique, toujours, les yeux fixés sur la même croix, enfin sorti de ce moi qui se contemple et raisonne, je me suis perdu dans la foule Sauvage. Et son âme est entrée en moi, pendant ces heures très douces; et, mieux que le petit riche d'autrefois, dont la prière n'était qu'un cantique de reconnaissance, je fus vraiment ce petit enfant du peuple, le fils des pauvres qui ne savaient rien, l'humble qui ne saura rien non plus, sinon que le ciel est bleu, qu'il y a des étoiles et que, pour ceux qui souffrent sur la terre ou qui sont exposés au péril de mer, les Saints veillent, là haut, pour les protéger.

LE PARDON DE COADRI

EN SCAËR

(4 JUIN 1893.)

Au barde F. M. Luzel.

NOTRE charette anglaise, au trot d'un bon petit cheval du pays, roule dans un nuage de poussière. Tout le long des six kilomètres, de Scaër à Coadri, la route est encombrée de piétons, de chevaux et de voitures; ce sont des bonjours au passage, de ces bonjours Bretons faits d'une remarque sur le temps ou d'une allusion personnelle, puisque le vague mot *bonjour* du français n'a pas de similaire dans la vieille langue.

Dès quatre heures du matin, le premier son des cloches de Scaër nous avait éveillés; et

c'avait été d'heure en heure un incessant carillon.

Autrefois la procession partait du bourg et par de mauvais chemins, à travers champs, prêtres et fidèles allaient à Coadri, selon l'immémoriale coutume. Maintenant tout est changé et c'est en voiture, par une belle grande route pourtant, qu'on se rend à la Chapelle du Christ. Je regrette l'ancienne procession, mais ne vivons-nous pas de regrets à cette heure ? De regrets et peut-être d'espoirs !

Toutes les messes ont été dites à Scaër, à l'exception de la première que les *Pardonneurs* ont entendue à Coadri et de la grand'messe à laquelle se rend toute cette foule que nous traversons.

Le jour de ce pardon, la grand'messe était belle ;
Les voix montaient en chœur. Du bas de la Chapelle
Les femmes doucement envoyaient pour répons
A l'Eleison grec les cantiques Bretons⁽¹⁾.

(1) BRIZEUX, *Les Bretons*.

La messe est plus silencieuse cette année, mais la chapelle ne suffit pas à contenir la foule des assistants. Le cimetière, le joli petit cimetière vert sans tombes⁽¹⁾, est plein de fidèles agenouillés, les hommes du côté droit de l'autel, les femmes du côté gauche. A chaque instant de nouveaux assistants s'approchent ; en franchissant l'échalier du cimetière, les femmes se signent, les hommes tirent leur chapeau et d'un pas très grave, vont se joindre à l'un des deux groupes. Les réponses aux chants de l'office se prolongent de l'Eglise aux extrémités du cimetière, jusqu'aux murs bas, tout autour, sur lesquels d'un côté les jeunes garçons et les jeunes filles de l'autre sont adossés ou assis.

A travers le cimetière, une vieille béquillarde à la voix dolente, pleurnichant le *Hon*

(1) Les habitants de Scaër que j'ai consultés ne se rappellent pas qu'on y ait jamais enterré et cependant c'est l'habitude parmi eux de nommer *tro beret* la procession autour de l'enceinte.

Tad, tend sa coquille sans cesse et passe en sautillant.

C'est un spectacle charmant, sous ces arbres, dans ce petit pré des morts, ce murmure de voix qui prient, ce chatolement de couleurs, au grand soleil. Contrastant avec la sévérité des *broiou*, *giletennou* et *korkennou* ⁽¹⁾ de drap noir rarement pailletés à Scaër ⁽²⁾, mais plutôt brodés de soies éclatantes ou plus simplement ornés de larges rubans de velours noir, c'est un étincellement des jolis *kolierou* de mousseline plissée ou de dentelles et des coiffes blanches aux larges rubans de couleur claire posés en transparent, avec un envollement de petits lacets de moire blanche en arrière de la tête. C'est aux *davancherou* ⁽³⁾ surtout que se marque mieux le goût et la coquet-

(1) Jupons, corsets à manches et corsages sans manches.

(2) Les paillettes, surtout les paillettes d'argent, semblent être maintenant le privilège, peu envié d'ailleurs, des fausses élégantes de Bannalec, dont le pays était naguères renommé pour ses riches broderies.

(3) Tabliers.

terie des Scaëroises. En voici un de velours rouge entouré de broderies d'or; un autre de soie bleue très claire, un autre de soie rose pâle tout fleuri de dentelles d'argent.

Les hommes sont vêtus de noir; le *chupen*, le *chupen gloz* et le *giletten* sont sobrement ornés de broderies de fil rouge; les boutons sont d'or ou d'argent; les jeunes gens ont des bouquets de fleurs naturelles fixés à la boucle de leur chapeau. Quelques vieux encore portent l'ancien costume d'un bleu gris et les *bragou*; à peine une douzaine.

A côté des gens de Scaër, il en est d'autres venus, pour la fête du Christ, de Quimper, de Pont-l'Abbé, de Châteauneuf, de Guiscriff, de Bannalec, de Coray, etc.

Dans un coin du cimetière, à l'ombre sous un grand arbre, un groupe de femmes de Pont-l'Abbé, arrivées pour la messe de l'aurore, sont allongées sur l'herbe et dorment maintenant.

Ce Pardon sans mentir est le roi des Pardons
Et la Cornouaille envoie ici tous ses cantons.

C'est Brizeux qui le dit au livre premier de son poème *Les Bretons*, où il a chanté ce joli pardon de Coadri.

La poésie avait jadis ses licences. Celle de Brizeux, dans ce chapitre, est d'avoir dit que le pardon se donnait en l'honneur de la Vierge. Il y a bien, dans la chapelle, une *Itron Varia Coadri*, mais elle n'est pas fêtée publiquement et sa statue ne quitte pas son piédestal. Toutes les fêtes, cérémonies et pardons à Coadri⁽¹⁾ sont uniquement en l'honneur du Christ, *Autrou Krist* comme on dit et comme il est écrit sous une des statues de la petite chapelle; ce *Monsieur Christ*, (puisqu'il n'y a en breton qu'un même mot pour seigneur et monsieur), fait une assez bizarre impression à première lecture.

(1) Il y a trois pardons à Coadri (je ne parle pas des fêtes uniquement religieuses) : le premier, qui a lieu le jour de la Fête-Dieu et qu'on appelle *Pardon Zagramant*; le second, *Pardon Groaz*, de la Croix; le troisième, *Pardon Kalgoan*, (Kelargouan) ou du commencement de l'hiver. Le premier de ces pardons est spécialement celui de la Jeunesse; le pardon de la Croix est le pardon des Vieux.

La messe, commencée à dix heures, se termine au son de midi et la procession se met en marche. Entre deux rangs de jeunes filles, que conduisent les Sœurs, les hautes bannières de saint Jean, de saint Jacques, de saint Paul et du Christ sont portées par de jeunes hommes tout fiers de maintenir droites ces longues hampes que tiraillent les lourdes étoffes brodées sous la poussée du grand vent. D'autres bannières sont portées par des jeunes filles; puis cinq croix se suivent à la file et voici deux tambours qui battent en avant du dais sous lequel un prêtre élève le Saint-Sacrement. Tout autour ce sont des lanternes allumées et des banderoles flottantes.

La foule s'agenouille au passage du dais et se relève pour se joindre au cortège.

La chapelle de Coadri est située sur le sommet d'une colline, à la base d'un triangle dont les deux côtés se rejoignent en descendant vers la naissance du coteau. C'est là qu'est édifié le reposoir où la bénédiction sera donnée.

Les deux routes, celle de gauche par laquelle on descend vers le reposoir et celle de droite qui remonte vers l'Église, sont jonchées de digitales. Les autres années, on y ajoutait les fleurs d'or des genêts, mais, cette année, les genêts sont défleuris et les routes sont toutes roses. Au retour, la procession est suivie par la foule innombrable accourue à Coadri, dans ce hameau, autour de cette humble chapelle, où, maintenant qu'ont disparu le Bois et les Rois aussi qui lui avaient donné leur nom⁽¹⁾, seul survit, dans l'âme de ce peuple, le culte du roi des Rois, Notre Seigneur-Jésus-Christ.

La grand'messe finie et l'angélus sonné,
Aussitôt tout ce peuple humblement prosterné,
Rajustant ses cheveux et sa coiffure blanche,
Avide de grand air sur la place s'épanche.

C'est vers les champs tout autour de la chapelle que nous voyons s'éparpiller la foule. C'est à qui trouvera la meilleure place pour

(1) *Coadri*, bois du Roi.

y installer son dîner. Un petit pré, ombragé de pommiers touffus, a tenté deux bandes joyeuses; et c'est sous ces ombrages qu'on étend nos nappes blanches et qu'on pose nos assiettes fleuries. C'est là que les viandes froides, les fruits et les gâteaux s'entassent en pyramides, bientôt écroulées à la ronde; c'est là que le cidre mousseux pétille et, Nominoé me le pardonne! le vin de Champagne aussi. A la ferme voisine, qui nous donne l'hospitalité, on veut bien encore nous chauffer le Moka douteux apporté de Scaër, et c'est aux souvenirs qui se croisent des Pardons passés que s'achève cette joyeuse dinette.

Il est deux heures. Le bruit et le mouvement recommencent vers Coadri et nous attirent. Le cimetière est plein de monde. Quelques marchands, cette année, ont osé l'envahir; peu s'en faut qu'on ne les chasse; il y a de la terre assez tout autour pour qu'on ne vienne pas si près des morts et si près de Dieu! Ceux qu'on va chasser, certes, ce sont

des saltimbanques, diseurs de bonne aventure, qui se sont risqués pour la première fois aussi, mais eux, bien humblement, tout en bas, loin de la chapelle. N'importe ! que viennent-ils faire ici, ces Bohémiens, qu'on n'avait jamais vus encore et qu'on ne veut pas revoir, l'an prochain, qu'ils le comprennent ! Et pour qu'il n'y ait pas de doute, personne, pendant la journée, n'a franchi l'escabeau de bois pour aller vers leur bonne aventure, et, le soir, quand ils rentreront à Scaër, toutes les portes des auberges leur seront fermées. Ils devront camper sur la route. Ils n'y reviendront pas !

Mais si les Bohémiens ne font pas leurs affaires, en revanche, les petites boutiques sont au pillage et les tentes regorgent de clients. C'est auprès du cimetière, sur le tertre qui dévale, que sont installées les boutiques où se vendent les jolis souvenirs du Pardon : chapelets, crucifix, médailles, vierges de faïence, tambours, chevaux, ballons, bagues, accordéons, poupées, glaces, foulards, épingles

de perles et de laine à la mode de Sainte-Anne d'Auray, épingles couleur d'or, d'argent ou de corail, à pendeloques à la mode italienne, papillons et singes en peluche de soie de toutes couleurs.

Ce Pardon est surtout la fête de la Jeunesse. Certaine plante dont je ne sais pas le nom français, mais qu'on nomme ici *afronik*, y joue un grand rôle. Les jeunes filles en portent de petites brindilles à la main, sans compter des réserves plein leurs poches ; les garçons en ont aux bouquets de leurs chapeaux. Elle est douée de propriétés bienfaisantes ; dans l'opinion des gens de Scaër, elle guérit des piqûres de la vipère ; mais elle est surtout un gage d'amour, et c'est comme telle que les couples l'échangent. On l'offre aussi aux étrangers en signe d'amitié, et, comme une politesse en vaut une autre, il faut accompagner la jeune fille qui vous l'a offerte à l'une des boutiques, afin qu'elle choisisse un souvenir du Pardon. Si vous êtes tout à fait galant, après avoir piqué

vous-même la jolie épingle au corsage de votre belle amie, vous la conduirez *sous la tente*⁽¹⁾.

La Tente, c'est un abri de grosse toile tendue sur des cerceaux de barrique. La tente est étroite et longue; il y a tout juste place dans sa largeur pour une table avec un banc de chaque côté; dans sa longueur, sur chaque banc, une douzaine de personnes peuvent s'asseoir. Une fois là, voici le petit manège qui se renouvelle pour chaque couple. On s'assied l'un près de l'autre; après un moment de silence, le garçon demande à la fille ce qu'elle veut prendre.

« — Du doux, » répond celle-ci, à mi-voix, en inclinant la tête du côté de son compagnon.

C'est un verre de cassis que cela signifie, et les deux petits verres sont apportés et remplis.

Alors la conversation s'engage, on parle du temps, des récoltes. Cette année, la chaleur, le manque de pluie, la sécheresse, le foin qui

(1) En breton de Scaër : *dindan licher*, (liser) mot à mot *sous la toile*.

ne pousse pas, la paille qui manquera, les bêtes qu'on ne sait plus avec quoi nourrir, tels ont été les thèmes de toutes les conversations *sous la tente*, conversations interrompues par de longs silences, car les causeries sont rares et sont lentes ici.

Et cependant les deux verres de *doux* ont été bus; on les renouvelle. Alors le jeu des mains commence. Sur le rebord de la table, les petits doigts se sont cherchés et bientôt joints; le jeune homme a un gros rire de joie; la jeune fille sourit en baissant la tête. Et ils demeureront ainsi, longtemps, sans plus se rien dire. Puis, les mains tombent sur les genoux; alors, sous prétexte de boire, la jeune fille a dégagé son petit doigt; le jeune homme, lui, malin, a profité de ce moment pour saisir le mouchoir de la jeune fille dont un bout sortait, à dessein peut-être, de la poche de sa *vroz*, et c'est le troisième acte du joli drame d'amour. Le galant a tordu le mouchoir; la belle essaie de le reprendre, et c'est une lutte qui peut durer une

heure, devant les deux petits verres de cassis. Et, de couples de verres en couples de galants, le *jeu du mouchoir* se prolonge *sous la tente*, ou bien le *jeu des noix*, dont la règle est exactement la même.

A force de parler du temps, des récoltes, de la chaleur ou de la pluie, du foin qui sera abondant ou qui ne pousse pas, de la nourriture des bêtes; à force de boire des petits verres de *doux*, en se disputant le mouchoir ou les noix, on peut arriver à se mieux connaître et à comprendre décidément que l'on se convient. Alors on sort de la tente et, au milieu de cette foule, deux *oui* sont échangés qui valent tous les serments. Nos galants sont accordés; ce n'est plus qu'une affaire de dates à fixer, et on comprend que, dans ce tumulte, ils n'aient pas la tête à cela. On les voit alors descendre vers les auberges qui sont au bas de la côte. Ces deux auberges ont le privilège d'abriter les *accordés*. La jeune fille fait bien quelques façons encore pour s'y laisser pousser; aller boire là,

c'est se fiancer publiquement et toute la paroisse le saura avant la fin de la semaine; mais sa décision est bien prise, et voilà nos deux galants assis à une table et recommençant, pour quelque temps encore, les mêmes causeries lentes et les mêmes petits jeux.

Le mouvement augmente toujours des auberges au cimetière. D'affreuses *bigoudenet* ⁽¹⁾ passent, offrant de petits berlingots dont elles ont la spécialité; des marchands de cidre vous arrêtent par le bras pour vous faire goûter leur produit; leur installation est sommaire : la charette qui a traîné jusque-là le bon fût a ses brancards appuyés sur une table servant de comptoir au débit; le marchand a remplacé le cheval, tantôt tourné vers la table où sont les écuelles et les verres, tantôt penché sur la clef qui laisse couler le nectar. La renommée se fait vite du meilleur crû et c'est à qui des marchands redressera, le premier, son fût vide.

(1) Les femmes de Pont-l'Abbé.

Le soleil est ardent, la poussière tourbillonne; c'est un pêle-mêle dont rien ne peut donner idée. Déjà les petits fourneaux s'éteignent sur lesquels poêles et marmites avaient confectionné tant de repas; ce n'est plus l'heure de manger, mais c'est toujours celle de boire.

On se heurte, on se bouscule, on s'interpelle, les marchands crient; un ténor, devant un étalage de papiers imprimés, debout sous un parapluie rouge, ne cesse de chanter les chansons à la mode, les belles chansons des bardes du pays. Voici de Fanch Ar Moal, une mélancolique sône, *Bered ma bro* (le cimetière de mon pays); d'un inconnu, *Joa ver eun hounnerig*, une curieuse chanson allégorique prêchant aux bons Bretons le devoir du Carême, *daoust d'an hugunodet*, en dépit des huguenots; voici de Iann Karer, la fameuse *Gavoten Matelinn ann Dall*, de Iann Karer qui signe fièrement *Labourer-douar*. Elle est datée de 1865, cette chanson, mais elle a du succès toujours,

à preuve, ce compliment imprimé à la suite et signé de Kermarker, barde breton :

Trugare da varz Kermorial
En deuz gret gavoten ann dall
A lake ann dud da zansal!
Dioç'h deon he vez ma he c'hlefe
Gant ar fouge hen a dridfe;
Ma, « brao, brao, Iann! » e lavarfe.

Voici la foule des *Chanson Nevez*, composées par un jeune homme du canton de Bannalec, ou de la paroisse d'Elliant (celle-là signée Champic Garver) ou de Scaër, (auctore Charles Sinquin), presque toutes *var eur zoudart yaouanc hag e vestres*,... toutes sorties des presses du bon imprimeur Clairet, de Quimperlé.

Et la voix suraiguë du ténor enroué nous poursuit pendant que nous remontons non sans peine vers le cimetière. Deux rangs de marchandes y font maintenant comme une allée vers la porte de l'Épître; elles sont assises sur le gazon, ayant devant elles, sur des toiles, leurs étalages de noisettes, de noix, de cerises,

de groseilles, de choux même, de pains ronds et de pains longs. Plus loin, ce sont des pierres de Coadri,

Où l'on voit en relief la croix de saint André.

Il n'est guère d'habitant de Scaër qui n'en garde une dans sa poche ou dans son porte-monnaie; les miraculeux staurolithes sont des porte-bonheur très appréciés dans le pays. Autrefois on chantait un cantique qui disait la vertu des merveilleuses pierres; on ne le chante plus aujourd'hui. Les âmes sont moins naïves et pourraient, pense-t-on, se scandaliser du paganisme de ces symboles. Les esprits forts, eux, depuis longtemps, ne croient plus aux pierres de Coadri. Brizeux le constatait déjà :

Pourtant la foi faiblit, les incrédules disent :
Tombez du haut d'un arbre et cassez-vous les bras,
Les pierres de Coad-Ri ne le sentiront pas.

Vers six heures, quand le soleil commence à tomber là-bas, nous remontons en voiture et

nous reprenons, au grand trot, la route de Scaër. Elle est encombrée de piétons qui se rangent; nous passons, mais, comme cela se doit, au retour de cette fête, nous jetons à chaque groupe une poignée de noix ou de noisettes dont nous avons rempli nos poches. Les enfants, qui connaissent bien la tradition, se tiennent assis des deux côtés de la route et tendent les mains pour recevoir les *parts de Pardon*, comme on dit. Et ils sont aussi heureux, ces petits, à grignoter leurs noisettes, que les grands qui s'en reviennent, rapportant un cœur de jeune fille, persuadés, les amoureux ! qu'ils ont la meilleure part !

LA TROMÉNIE

PARDON DE LOC-RONAN

(9 JUILLET 1893)

A mon maître et ami J. Loth.

ELLE a lieu tous les six ans, cette fameuse procession qu'on appelle *Troménie*⁽¹⁾, et c'était justement, cette année, les deuxième et troisième dimanches de juillet, qu'elle allait faire le *tour de l'asile*. Je résolus de la suivre, heureux de revoir ce merveilleux pays dont

(1) Tour de la montagne (*Tro-menez*) disent les livres; en réalité, tour de l'asile (*Tro-menebi*). L'erreur vient de ce que l'enceinte de l'ancien asile fait à peu près le tour de la montagne. Le peuple ignore le mot et le sens du mot *asile*, d'où la confusion qui, de la langue populaire, a gagné les dissertations des étymologistes de seconde main.

le souvenir de solitude, et de tristesse me demeurait si cher depuis certaine matinée d'octobre; heureux de le revoir, par contraste, dans l'animation joyeuse de ces fêtes de saint Ronan, en plein été.

* * *

Le jour vient de poindre à peine quand nous quittons Châteaulin. Dès le quai, commence cette longue montée de collines en collines se succédant *comme les degrés d'un escalier de géants*⁽¹⁾, qui ne se terminera qu'au sommet du mont Saint-Gildas.

En tournant dans une rue, au-dessus d'un mur, j'aperçois plusieurs vieux saints de bois penchés et qui semblent nous regarder et nous bénir. On dirait qu'un peu de regret se devine dans leurs yeux pâles.

Là-bas, à Loc-Ronan, je devais comprendre

(1) E. SOUVESTRE, *En Bretagne*.

leur tristesse : c'est la fête de tous les vieux saints bretons, sur la montagne; ceux-ci sont tristes que nul ne les y conduise; ils nous envient. Oh ! si j'avais su, mes bons vieux petits saints, je vous aurais pris dans ma voiture !

A droite, un peu plus loin, voici le cimetière, adossé à la montagne qui le surplombe. Très bas, son mur de clôture est comme facile à l'escalade, percé, d'ailleurs, d'une large porte toujours ouverte sur ce jardin des morts; mais qu'elle est haute, en face, cette muraille de rocher qui le borne et le clôt de l'autre côté ! Infranchissable, celle-là, et sans issue à jamais ! En route donc, ceux qui ne sont pas encore entrés là, d'où l'on ne sort plus !

Ce sont d'abord de frais coteaux, au-dessus de nous et descendant de la route qui rubanne leurs flancs vers d'étroites vallées grasses, où de petits pommiers semblent, avec leurs fruits déjà rougissants dans le feuillage, les arbres nains d'une *ménagerie* de Nuremberg. La route

monte toujours, l'herbe devient moins verte; voici des champs de blé; des chênes trapus, aux grosses têtes émondées, apparaissent sur les talus... et les talus disparaissent; il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus de champs de blé; la route tourne le long d'une montagne dont l'herbe sèche et rase, avec çà et là quelques touffes de bruyères violettes, est semée de gros cailloux bruns. C'est la montagne Saint-Gildas.

Au sommet, nous nous arrêtons. Derrière nous, là-bas dans la brume, c'est un échelonnement de montagnes grises sur lesquelles les nuages se superposent en montagnes blanches qui semblent encore appartenir à la terre, quand, tout à coup, leur faisant une trouée d'or, le soleil apparaît. Et le partage se fait, des choses légères qui sont d'en haut et vont s'y perdre, et des lourdes masses d'en bas, plus noires et plus lourdes maintenant aux premiers rayons du soleil. De tous côtés nous regardons le radieux paysage : c'est le Méné Mikel, cou-

ronnant la chaîne des monts d'Aré, c'est le Méné C'hom comme un point gigantesque à la fin des Montagnes Noires; c'est la mer toute bleue, s'allongeant vers les terres jusqu'au fond de la baie et remontant vers Douarnenez qui semble une blanche ville italienne au bord de ce golfe d'azur.

Et pendant que nous saluons la vieille Bretagne qui se lève rajeunie dans la douceur de ce jour nouveau, tout à coup un son de cloches nous arrive, très vague, tout autour, comme un bourdonnement d'harmonie, mais précis; là du côté de Cast, par tintements trois fois répétés de trois coups; c'est l'angelus qui se répand maintenant à toute volée, éveillant dans la paroisse tous ceux-là qui ne veulent encore compter l'heure qu'au clocher de l'Église du Bon Dieu.

La route redescend maintenant presque insensiblement le long de pentes fertiles. A gauche, dans les arbres, sur le coteau, voici la chapelle Saint-Gildas; on y vient de loin à ses

deux pardons⁽¹⁾. Voici Cast dont la petite église se dresse au milieu d'un chevauchement de tombes ; un aveugle en fait le tour, tâtant les murs de sa main droite et de sa main gauche, avec son bâton, se protégeant du côté du cimetière. Il va lentement, mais sa marche est sûre et tranquille. Les trois tours achevés, il se dirige vers le calvaire et s'y agenouille. Je le rejoins là. Quand il a fini sa prière, il s'assied sur une tombe. Je lui fais mon aumône et nous causons. Il me dit :

« Il faut aller au presbytère voir les statues, c'est très beau ! Il y a saint Hubert.... »

Et il me décrit les différentes statues, dans leur attitude et leur expression, avec des détails précis, comme s'il avait vu lui-même..... Nous allons au presbytère et, vraiment, l'aveugle avait raison ; il faut voir les statues.

(1) Le deuxième dimanche de mai et le troisième de juillet. Saint Gildas est spécialement invoqué contre la fièvre et la morsure des chiens enragés. Sa chapelle possède deux belles statues en pierre, celle du patron et celle de saint Tujen.

J'emprunte à mon ami Édouard Beaufls, avec qui j'ai fait ce voyage et qui en a rendu compte dans *l'Hermine*, la description de ce pittoresque petit coin :

Sur un vulgaire mur au milieu duquel s'encastre un portail, sont, en des poses variées, plantés des personnages de pierre. D'un côté du portail, voici la Chasse de saint Hubert : saint Hubert, en chevalier, est agenouillé devant un cerf portant une croix entre ses cornes. De l'autre côté, c'est un vieil évêque mitré et crossé qui lève la main droite ; puis un troisième personnage — saint Gildas, sans doute, — dont le chien est dévoré par un loup. Derrière le mur, au fond d'un enclos planté de sapins à droite et à gauche, entre un singulier personnage casqué à la romaine et porteur d'une lance, et un saint qu'on prendrait pour un pape, tellement sa mitre ressemble à une tiare, se dresse le plus effroyable des Christs. Ses traits grossiers ont une indéfinissable expression d'angoisse ; le nez surtout et le menton sont prodigieux à la fois de

naïveté et d'effroi. L'arête dure de ce nez se prolonge de façon invraisemblable et le menton, énorme, proëmine lamentablement.

Mon ami me permettra, en passant, de relever une légère erreur. Ce n'est point une représentation de saint Gildas que nous avons admirée ; le saint de Cast est saint Tujean, patron de la belle chapelle de ce nom en Primelin et de la paroisse de Brasparts. On l'invoque contre les chiens enragés.

Ces statues proviennent de chapelles situées dans la paroisse de Cast et qui sont ruinées⁽¹⁾. On les a rassemblées sur le portail du presbytère et dans cet enclos de sapins qui, avec ses hauts talus de terre et sa forme de quadrilatère long, semble un pittoresque jeu de boules dont les quilles de granit seraient les statues.

(1) Ces chapelles étaient au nombre de quatre, dédiées à saint Magloire ou mieux à saint Mahouarn, à saint Tidenic ou Génit ; celles-là ont disparu presque complètement. Les deux autres subsistent sous le vocable de Notre-Dame de Quillodoaré et de Saint-Gildas.

En revenant, je retrouve l'aveugle près du Calvaire. Nous reprenons notre causerie et comme je m'étonnais qu'il n'eût pas de regrets de ne pas *voir lui-même* ces belles choses dont il parle si bien :

« — A quoi bon ? Monsieur le Recteur me dit *ce qu'il y a* ; cela suffit..., et puis, vous voyez tant de vilaines choses, vous autres ! »

Et je pense aux siècles où tant d'hommes en Bretagne tournaient ainsi tout autour de leur église, la main droite appuyée au mur, se défendant un peu de la main gauche, les yeux clos sur le monde, tranquilles et satisfaits pourtant, ne cherchant pas plus loin que la parole de ceux qui leur disaient *ce qu'il y a*, n'ayant jamais lu surtout les méchants livres qui apprennent *ce qu'il n'y a pas*. N'étaient-ils pas heureux, ces hommes, heureux à la manière de l'aveugle de Cast qui ne voit pas les *vilaines choses* et qui, pour les bonnes et les belles, se suffit de les apprendre de la bouche de son recteur... Et nous-mêmes, souvent,

ne voudrions-nous pas avoir les paupières closes, désireux de ne pas voir tant de laideurs et tant de vilénies; et quand nous regardons là-haut avec nos faibles yeux qui ne peuvent même pas percer les nuages, n'envions-nous pas la belle confiance du mendiant de Cast, nous qui ne sommes pas, vraiment, beaucoup moins aveugles que lui!

La route court entre deux hauts talus, sommés d'émondes de chênes; à droite, nous prenons un chemin qui nous conduit à la chapelle de Quillodoaré. Son clocher est pareil à celui de Cast et la chapelle est charmante, dans ce petit pré si vert, planté de beaux chênes et clos de murs. Le calvaire est superbe. À l'intérieur, nous admirons de jolis vitraux, deux belles crédences en bois. L'autel est très intéressant : un curieux bas-relief en bois sculpté représente la Nativité; le tabernacle est surmonté d'une statue de Notre-Seigneur Jésus-Christ tenant une grande croix dans sa main gauche. Du côté de l'Évangile, Notre-Dame, entourée de

vols d'anges, porte dans ses bras l'enfant Jésus. La Vierge, coiffée à la Sévigné, est vêtue d'une robe à larges plis, recouverte d'un grand manteau de cour. La robe, largement ouverte, laisse apercevoir la poitrine de cette Vierge-Mère ⁽¹⁾.

Nous reprenons la route, dans la plaine, maintenant, une plaine soigneusement cultivée, dont les grands champs sont clos de hauts talus couverts d'ajoncs. En face, s'allonge une colline sur le sommet de laquelle, pendant un assez long espace, des sapins alignés font comme une avenue. Celui qui a voyagé en Bretagne les connaît, ces avenues qui semblent mener à quelque château de Belle au Bois-Dormant. On s'approche, l'alignement disparaît, la noble ordonnance s'efface; ce sont quelques arbres

(1) Le pardon a lieu le premier dimanche d'août. Notre-Dame de Quillodoaré est invoquée pour toutes les maladies. Le peuple l'a surnommée *Itron Varia Keloudoare*, c'est-à-dire de Bonne-Nouvelle. Les paroisses de Cast, de Notre-Dame de Kergoat, de Sainte-Anne la Palud, et de Sainte-Barbe en Ploeven, prennent part à la procession du Pardon.

seulement, plantés pêle-mêle, auxquels l'éloignement seul donnait une symétrie de mirage. De près, ces fausses avenues ne mènent à rien; je les appelle les *Avenues du Rêve*.

Notre voiture s'arrête. A gauche, un joli bois de chênes; à droite, la chapelle de Kergoat. Au fond du chœur, Notre-Dame de Kergoat se dresse radieuse dans sa robe lamée or et violet. Il y a quelques restes de fort beaux vitraux, çà et là dans les fenêtres. Du côté de l'Évangile, une verrière intacte est d'un admirable effet.

Par un jeu de mots, assez fréquent dans les dévotions populaires, Notre-Dame de Kergoat est invoquée pour guérir les hémorrhagies. De *coat*, bois, *goat* en composition, le peuple a fait *goad* sang, et Notre-Dame du Bois a vu se spécialiser son culte. C'est par un même procédé, peut-être encore plus curieux, qu'à Loc-Ronan, saint Eutrope, en breton *Itrop*, est devenu le Saint spécialement invoqué pour la guérison des hydropisies.

Nous remontons en voiture. Nous sommes au pied de la montagne sainte et nous la contournerons au pas des chevaux. Bientôt, à l'intersection de la route et d'un petit chemin qui monte, nous apercevons un oratoire de feuillages, recouvert de toile. Une clochette retentit, nous descendons de voiture et nous approchons. Une grande statue de bois peint est debout dans l'oratoire, sur un socle de gazon. C'est une Vierge honorée sous le vocable de *Mamm Doue*, mère de Dieu ! Près d'elle est une assiette déjà comble de sous et de pièces d'argent; le gardien de l'oratoire commence un *Me ho salud...* en nous tendant le plat. Nous faisons notre offrande et notre prière, et nous repartons.

Il y a sur la montagne plus de quatre-vingts oratoires, dressés ainsi à l'occasion de la fête, et où sont apportés, pour y demeurer pendant ces huit jours, tous les Saints et toutes les Saintes de Loc-Ronan et des paroisses voisines. A chaque pas, sur le parcours de la Troménie, on rencontre ces huttes de feuillages, ces gar-

diens à la clochette, ces assiettes pour l'aumône et ces Saints et ces Saintes de bois. De toutes les époques, de tous les styles, de toutes les couleurs; des crosses, des bâtons, des crucifix ou des livres à la main; sur la tête, des coiffes, des couronnes, des barrettes, des mitres et des tiaras même; tous les animaux de l'arche à leurs pieds; rayonnants ou lugubres, épanouis ou douloureux, quelques-uns d'une bonhomie charmante, d'autres terriblement contournés, effrayants presque, ils sont là, sur la montagne, les bons Saints de bois apportés à la fête pour saluer au passage la relique de leur ami saint Ronan. C'est leur fête, à eux aussi, et j' imagine qu'ils doivent être heureux de sortir ainsi, tous les six ans, de leurs églises tristes et de leurs niches sombres pour se retrouver tous ensemble et voir passer tout ce monde, sous le soleil de cette belle journée, au tintement clair de toutes ces clochettes.

Saint Ronan nous est venu d'Irlande.

Il m'apparaît comme un très grave ⁽¹⁾ et très doux jeune homme, n'ayant pas cette force du corps qui a permis à tant d'autres moines d'être de grands défricheurs de notre sol, ni cette violence de caractère qui fit de certains autres des batailleurs que rien ne lassait contre les puissants de ce monde. C'était un faible selon les hommes et c'était un pacifique. *La paix soit dans cette maison*, dit-il, en se cherchant un hôte à la lisière de la forêt Némée, et l'homme, qui l'a bien jugé tout de suite, l'invite à se fixer dans le pays, sûr qu'il gagnera des serviteurs à Jésus-Christ par la sainteté de sa vie et de ses enseignements. Quelques jours après, quand il s'agit de construire une cellule et un

(1) *Verum etiam in ipsâ [puerili] ætate positus cor habens senile, maturis plenum sensibus, senum opera transcendebat spectabilia* (Vita S. Ronani apud Catal. Codd. Hagiogr. Lat. Bibl. Nat. Paris. Append. ad cod. 5275).

oratoire, Ronan se fait aider par son hôte⁽¹⁾, et j'ai idée que ce brave chrétien lui dut épargner la fatigue des gros ouvrages, *son charitable hoste lui fournissant soigneusement ses nécessités*, dit le bon Père Albert le Grand. Que fuyait-il, d'ailleurs, d'Irlande aux côtes du Léon⁽²⁾ et du Léon en Cornouaille, sinon le monde et

(1) *Suo sibi hospite suppetias inferente* (Vita S. Ronani).

(2) Nous n'avons aucun détail sur le séjour du Saint en Léon. Ayant quitté déjà son pays par amour de la solitude, il semble avoir fui encore devant la foule qui assiégeait sa cellule et l'empêchait de *vaquer à une prière ininterrompue*... C'est pour vivre enfin de la vie contemplative qu'il voulut pénétrer *plus avant dans le désert, quietioris solitudinis atque orationis studio*. *Sentiens autem verus Deicola Ronanus[se] inibi secundum apostoli præceptum orationi sine intermissione non posse operam dare propter hominum multitudinem ad se venientium, ratum mente duxit remotiora eremi loca penetrare, ut ibidem contemplativæ vilæ officia liberius posset indesinenter actilare*. (Vita S. Ronani).

La mémoire du Saint s'est conservée en Léon. Une église et un bourg se sont élevés aux lieux mêmes qu'il sanctifia par son passage. Ce bourg s'appelle Saint-Ronan; on le nomme en breton *Sant Ronan ar funk* (Saint-Ronan du Marais).

l'action, même bienfaisante, car il semble las d'être obligé de faire des miracles?

Que cherchait-il en marchant toujours plus vers le désert? La solitude pour sa contemplation et la liberté pour son rêve. *Creber persistens in oratione et jejunio*. Aussi n'est-ce point lui qui, à l'exemple de tant d'autres solitaires, s'en va trouver le seigneur voisin pour le convertir et lui demander des terres; c'est Gradlon de Quimper qui vient à lui et s'en retourne meilleur, parce que Ronan l'exhorte et le bénit⁽¹⁾.

(1) Ernest Renan, dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, a consacré quelques pages charmantes à ce Saint qu'il croyait pouvoir vénérer comme un ancêtre. Je ne sais pas d'après quelles traditions ou quels textes le savant et poétique écrivain a reconstitué la figure du premier des Renan connus dans l'histoire de Bretagne. Mais il est impossible de se faire une idée plus fausse du solitaire de Névet. Le portrait que donne Renan de ce bizarre et farouche personnage conviendrait mieux à saint Hervé, par exemple; mais la douce figure de saint Ronan n'a vraiment rien de commun avec l'ébauche violente que Renan nous propose.

Si l'auteur des *Souvenirs d'Enfance* avait quelque chose

Un jour, pourtant, que le loup rentrait au bois tenant une brebis dans sa gueule, saint Ronan, qui était à prier devant sa porte, commanda au loup de lâcher sa proie. Le loup obéit et le Saint, ayant recherché à qui appartenait la bête sauvée, la rendit à son maître. *Or ce prodige, lisons-nous dans sa vie, ce ne fut pas seulement une, deux ou trois fois qu'il l'accomplit, mais toutes les fois que dans ces parages quelques*

de commun avec son ancêtre, ce serait seulement le mépris des *racontars*. On se rappelle combien de fois Renan a déclaré qu'il était indifférent à tout ce qu'on pouvait dire de lui; n'a-t-il pas écrit que si on l'accusait d'avoir reçu un million de Rothschild, il ne protesterait pas. Ceci est bien un trait de caractère du clan des Renan, tel que l'indiquait déjà au *v^e* siècle le premier du nom, victime silencieuse qui va jusqu'à fuir devant la calomnie.

Voilà le point de rapport que Renan aurait pu relever entre le Saint, *salvâ reverentiâ*, et le savant; ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne ressemblent au saint Ronan des *Souvenirs d'Enfance* : « son caractère était violent et un peu bizarre... on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce qu'il voudrait... sa puissance sur les éléments était effrayante... »

Décidément l'hagiographie de notre illustre compatriote est un peu... fantaisiste.

loups rapaces faisaient invasion. Si le saint se trouvait en face du ravisseur, le ravisseur aussitôt, au commandement pressant du saint homme, abandonnait ce qu'il avait ravi.

Voilà, certes, une intervention dans les choses de ce monde, et de l'ordre le plus banal. Il est vrai qu'il suffisait au Saint de donner l'ordre pour que le loup lâchât sa proie; son action se bornait là et peut-être à ramener la brebis au bercail. Et puis ce ravisseur et puis cette proie, était-ce bien un loup de la forêt Némée, était-ce quelque brebis d'un voisin pâturage? J'ai comme une idée que l'épisode est un symbole et que c'est du monde moral qu'il s'agit. Ce qui me le fait croire, c'est cette réflexion du panégyriste : *Il n'était pas douteux pour les personnes témoins de ces prodiges que Ronan avait le pouvoir de les protéger par son intervention contre le loup invisible, c'est-à-dire l'esprit malin, puisqu'ils le voyaient si manifestement dompter d'une parole leur ennemi visible, le loup.*

Un rêveur, certes, ce bon saint Ronan, un contemplateur ! Le choix de son lieu de retraite, à la lisière d'un bois, au flanc d'une montagne, en face de la mer, en est la preuve évidente. Tant de vallées grasses s'offraient à lui, que d'autres moines, plus pratiques, auraient choisies, mais lui cherchait les hauts lieux, peu soucieux des commodités de la vie, uniquement absorbé dans son rêve, en communion constante avec la montagne et la forêt, ayant l'infini du ciel et l'infini de la mer dans les yeux comme il avait l'infini de Dieu dans son âme.

Je ne voudrais pas pourtant qu'on crût notre Saint uniquement occupé à ne rien faire. D'abord il était un grand marcheur ; le tour que la procession de la *Troménie* accomplit tous les six ans, il le faisait chaque semaine avant de rompre son jeûne, et, chaque jour, il avait un autre cercle de promenade moins étendu, sans doute celui que la procession parcourt tous les ans.

Il était un grand prédicateur aussi, non pas un de ces prédicateurs de la foule, comme nous en voyons plusieurs dans l'histoire de nos saints, qui rassemblaient le peuple sur les places publiques et prêchaient la loi de Jésus devant tous. Saint Ronan apparaît plutôt comme un maître en ces causeries douces, en ces exhortations pieuses, en ces entretiens intimes dont le charme surtout gagnait les âmes. Son premier disciple fut son hôte, qu'il conquit peu à peu à la perfection de la vie spirituelle, aux détachements des choses de ce monde, à ce point que le néophyte en délaissait ce qu'on appelle, en style d'église, *les obligations de son état*. La légende ne rapporte pas, et je le regrette, le nom de ce pieux hôte du moine qui devint bientôt son disciple et qu'il aurait gagné, sans doute, à la vie monastique, si le malheureux n'en eût été bien empêché par sa femme. Nous savons son nom, à elle ; le panégyriste latin l'écrit *Keban*, le peuple aujourd'hui dit *Kebenn*, et ce nom

est l'expression, pour lui, de la plus grossière injure.

Ce n'était point une rêveuse, une sentimentale qui pût se laisser prendre à la douceur de la voix du Saint, à la grâce de ses paroles. C'était une de ces gaillardes qui ont en horreur — presque des hommes qu'elles sont ! — ces natures délicates et fines, à moitié féminines, telles que j'imagine saint Ronan ; une de ces mégères qui traitent de *bagatelles* les choses de l'idéal et voient d'un mauvais œil que le mari ne soit pas uniquement la bête de somme domestique, incessamment occupé à tourner la meule et à la retourner. C'était, au sixième siècle déjà, une femme positive et violente, une femme mal mariée et qui faisait des scènes. Ses griefs étaient ceux-ci : son mari passait des journées entières à écouter le Saint ; il y passait même les nuits. Les reproches tombaient dru sur le pauvre homme, à son retour au logis ; sans doute, pour apaiser son irritable moitié, il promettait

bien de ne plus désertier son travail, sa maison et sa femme, mais la voix d'en haut était plus forte, et toujours il revenait vers le moine, trouvant dans ses paroles une douceur bien *préférable à celle du miel, un parfum bien supérieur à celui du baume et de l'encens.*

Bientôt, furieuse du peu de succès de ses menaces domestiques et, comme sont toutes ces violentes, incapable de se contenir, Keban ne se borna plus à invectiver son mari dans la maison de famille. Quelquefois, elle arrivait *rouge de colère auprès de l'homme de Dieu et ne craignait pas de l'accuser d'être cause que son époux la négligeait.* Elle excitait, contre lui, les autres femmes, prétendant n'avoir plus de mari. *Un moine, disait-elle, lui avait pris sa place, car ces longs colloques avec Ronan équivalaient pour elle à un divorce.* Le moine essayait de la calmer et y réussissait parfois, mais la mauvaise jalousie de Keban était plus forte que ses bonnes paroles. L'homme, lui, tout à fait conquis par Ronan, continuait ses fréquentes visites à l'oratoire.

Alors, devenue folle de haine, voici ce qu'imagina la méchante femme pour amener, contre le Saint, les humbles et les puissants du pays. D'abord, elle raconta que Ronan se changeait en loup, à *l'époque des mauvaises lunes* et que c'était lui, ainsi métamorphosé, qui dévorait les brebis, les hommes même parfois.

Quelques voisins grossiers la crurent; on parlait de brûler vif le solitaire ou de mettre des chiens à sa poursuite. Par bonheur, il y a des gens sages partout, même au coin des bois; et les mauvais conseils ne prévalurent pas.

La Keban ne se tint pas pour battue : elle enferma sa fille dans un coffre, en lui laissant un peu de pain et de lait pour sa nourriture, et répandit le bruit que Ronan l'avait mangée; puis la voilà de partir vers Quimper, pour dénoncer au roi le monstre à deux formes, le mangeur d'hommes qui lui avait pris sa fille après son mari, *le calomniant d'être sorcier et négromantien*, dit le Père Albert, *faisant comme les anciens Lycantrophes qui, par magie d'art dia-*

bolique, se transformaient en bêtes brutes, couraient le garou et causaient mille maux dans le pays.

Gradlon, que l'audace de cette femme troubla sans doute, manda Ronan de se présenter devant sa justice. Ronan vint. Comme il approchait du palais, le roi donna ordre de lâcher contre lui deux dogues d'une grande force et habitués à se jeter sur l'homme, persuadé, — la foi est imprudente souvent ! — que la sainteté de l'ermite le protégerait, s'il n'était pas coupable. Et cela fut ainsi. Le Saint, à l'instant où les chiens se jetaient sur lui *frémissements de rage et gueule béante*, fit de sa main droite sur eux le signe de la croix et dit : *Dieu vous commande*. Et les chiens retombèrent et se couchèrent aux pieds du Saint.

Gradlon s'excusa et, pour marquer ses regrets, il tint à reconduire l'homme de Dieu jusqu'à son oratoire.

La Keban n'en continuait pas moins ses injures et poursuivait Ronan de ses accusations. Le Saint apprit alors par révélation l'endroit

où l'enfant était cachée. On courut à la maison de Keban, on ouvrit le coffre : sa fille y gisait morte, étouffée dès qu'elle avait voulu toucher à la nourriture placée près d'elle.

La mauvaise femme trouva quelques larmes dans son cœur pour pleurer celle que son crime avait tuée; mais tous la maudissaient, et le roi voulait qu'elle fût lapidée. Le Saint, toujours bon, pardonna; il fit mieux, il ressuscita l'enfant.

Ah! pauvre Saint naïf, qui crois que le bienfait touche ces âmes dures, n'aurais-tu pas mieux fait de laisser cette criminelle aux mains de la justice royale! Mais tu étais de ceux qui ne veulent pas qu'on souffre par eux et à qui le châtiment fait oublier l'offense; tu étais de ceux qui pardonnent et qui ne savent pas haïr!

A quelque temps de là, les accusations recommencèrent; cette fois, la Keban prétendit que Ronan était épris de sa beauté et qu'il l'avait sollicitée au crime.

Le Saint était las de la lutte; un autre

n'aurait pas laissé passer ainsi la calomnie; lui, rêveur et doux, comme je l'ai dit, courba la tête en méditant la parole du Sage : *Mieux vaudrait habiter avec le lion et le dragon qu'avec une méchante femme.* Et il partit.

Ronan traversa la Domnonée et s'arrêta près d'Hillion. Là, il fit la rencontre d'un pieux chrétien qui lui ouvrit sa maison. Au bout de quelques jours, cet homme lui offrit de lui bâtir une cellule et un oratoire. Ronan accepta.

C'est dans ce petit oratoire que, séparé de tout vain entretien avec les hommes, il dompta son corps par le frein du jeûne et en fit avec joie comme une hostie vivante à la gloire de Dieu. Il demandait au Seigneur de le délivrer des chaînes de son corps et de le retirer de ce monde de boue. Ses vœux furent exaucés. Un matin, celui qui avait bâti sa demeure et qui lui fournissait journallement les aliments trouva Ronan privé de vie, les mains jointes, ces mains qui n'avaient jamais commis le mal. Il était mort en rêvant, en priant.

Son pauvre ami — celui-là sans doute n'avait pas de femme! — le pleura; *il était vivement affligé de se voir privé des entretiens de celui par la médiation duquel il espérait entrer en participation du royaume céleste.*

Ceci le désolait surtout qu'on allait lui ravir le corps saint, car les grands de la terre se disputeraient ces reliques et les emporteraient pour en obtenir des miracles, sans lui rien laisser à lui pour se souvenir et pour prier. Sa foi et son amitié pleuraient donc amèrement, quand une pensée lui vint, une pensée folle, une pensée téméraire... Il prit une hache et, sans réfléchir, coupa le bras droit du mort à la jointure de l'épaule, puis l'emporta chez lui et fit dans sa maison une place d'honneur à la relique du saint et de l'ami. Le soir, il s'endormit, mais une douleur intolérable le réveille bientôt; il crie, il appelle; ses voisins accourent. Lui, fou de douleur, leur montre avec épouvante son bras droit détaché de son corps à la jointure de l'épaule. On l'interroge, il avoue son

crime, et tous s'agenouillent, admirant par quel talion céleste le coupable fut frappé.

« Reporte le bras du Saint à sa place, dit un vieillard, et prie le Saint que ton bras reprenne aussi la sienne. »

L'homme n'avait péché que par trop de foi et trop d'amour; aussitôt le bras de saint Ronan se rejoignit au corps saint, pendant que le bras du pauvre se rattachait à son épaule mutilée.

Mais déjà les puissants accouraient pour enlever le précieux corps. Le comte de Rennes était là : le Saint était mort sur sa terre, il le réclamait à ce titre.

« Il a vécu plus longtemps sur mon domaine, disait le comte de Cornouaille, il est juste qu'il y revienne.

— Je ne l'ai pas eu vivant, ripostait le comte de Vannes; je l'aurai mort ou nous bataillerons ⁽¹⁾. »

(1) Inutile de faire remarquer qu'au ^{vi}e siècle la Bretagne n'était pas ainsi partagée en trois comtés. Le pané-

Un vieillard — les vieillards ont toujours été sages ! — sut mettre fin à la dispute :

« Placez le corps sur un chariot neuf attelé de deux bœufs sauvages et laissez le Saint suivre sa route. Qu'il aille où Dieu le veut ! »

Les bœufs farouches se laissèrent accoupler et, d'un pas calme, ils partirent, tirant le chariot sur lequel le corps du Saint était allongé. La foule les suivait, en chantant les louanges de Dieu et la gloire de son serviteur fidèle ; ils marchèrent longtemps et ne s'arrêtèrent ⁽¹⁾ qu'en

gyriste du XI^e siècle a seul la responsabilité de cet accroc à l'histoire et à la géographie féodale.

Dans la chanson populaire du *Barzaq*, les trois comtes sont remplacés par trois évêques qui mènent le Saint en terre :

Tri eskop d'he gas d'ann douar.

D'après le texte latin, ce serait le comte de Cornouaille, dont un des bras cependant était demeuré perclus par suite d'une blessure, qui réussit à placer le corps du Saint sur le chariot. Et, de ce jour, il reprit l'usage de son bras par la vertu du précieux attouchement.

(1) Le panégyriste mentionne un premier arrêt à un mille de là, dans une vallée appelée en langue vulgaire :

Cornouaille, sur le penchant de la montagne, à la lisière de la forêt Némée, à la porte de l'oratoire abandonné par le Saint.

C'est là que Ronan fut enseveli ; c'est là que maintenant s'élève la chapelle qui recouvre le tombeau du Saint, à côté de la grande église, où son culte survit depuis des siècles,

Eunn-bag-eunn irag ar mor-braz ⁽¹⁾.

*
* *

A minuit, les cloches de l'église ont annoncé que la Troménie était ouverte. Des pèlerins déjà attendaient sur les marches, ambitieux de faire, les premiers, le Saint Tour. Et les voilà

Tnou Balau, dit le copiste bruxellois ; *Trou balen*, dit Dom Plaine, dans sa traduction du panégyrique (Quimper, imprimerie Cotonnec). Il faut lire évidemment *Tnou* et non *Trou*, *balan* et non *balau* ni *balen*. *Tnou*, bas fond, fond d'une vallée (V. Loth, *Crestomathie Bretonne*) et *balan*, genêt : *La vallée des genêts*.

(1) Face à face avec la grande mer (*Buhez sant Ronan, Barzaq-Breiz*.)

partis dans la nuit noire et, depuis ce moment, pendant huit jours, de toutes les paroisses voisines, des dévots afflueront qui accompliront le dur pèlerinage. Le peuple prétend que ceux qui le font, seuls ainsi, ne gagnent que la moitié des indulgences et que les deux processions générales des dimanches les font obtenir toutes. Je le regrette pour ces pieux fidèles que j'ai vus *troménier* ainsi, quelques-uns seuls, d'autres par groupe de trois, quatre, dix, à la file. Ils allaient, le front penché, la figure grave, sans tourner la tête et sans prononcer une parole; c'est la foi de ceux-là que j'admirais, et je leur donnerais, moi, toutes les indulgences... plénières.

J'ai vu marcher, les uns dans les pas des autres et tous dans les pas du Saint, une belle famille des environs de Quimper. Le père d'abord que suivaient ses huit gars, tête nue, le chapeau sous le bras et le chapelet à la main; puis la mère et cinq blondes filles. Rien ne les distrairait; sous l'ombre des chemins

creux, au soleil de la lande, dans la foule du bourg, ils passaient indifférents, vrais fils de saint Ronan par le rêve et vrais fils de la Bretagne par la foi. Et je les ai suivis, tout heureux à la pensée qu'il y avait encore de grands jours possibles, puisque l'Idéal vit toujours dans ces âmes; et j'ai salué, dans cette famille unie, l'espoir de nombreuses familles nouvelles en qui survivra l'amour de ce qui fait la Bretagne croyante.

J'ai vu aussi une bande de jeunes garçons du même village; la bonne clarté de leur regard me fut une joie; ils avaient vraiment le ciel dans leurs yeux, et non pas seulement alors le ciel dont la montagne les fait voisins, mais le vrai ciel de saint Ronan dont chacun de leurs pas semblait les rapprocher davantage. Une jeune femme encore, toute seule avec un petit enfant dans les bras; elle était vêtue de deuil à la mode de Douarnenez, une veuve de pêcheur sans doute; et l'azur triste des yeux de celle-là, c'était l'azur de la mer pro-

fonde qui lui avait pris son mari. Un vieillard encore, aux longs cheveux gris que le vent éparpillait autour de son visage pâle, dans lequel ses yeux sans regard avaient comme une étrange fixité de rêve. Sa démarche était lente et son corps était courbé. On eût dit que derrière lui il tirait toute une suite de tristesses et que toute une vie de souffrances et de morts faisait le pèlerinage avec lui !

Et voici venir les processions des paroisses voisines avec leurs croix et leurs bannières : Ploeven, Quemeneven, Plogonnec et Plonevez-Portzay. Les cloches de Loc-Ronan les saluent et la grand'messe va commencer.

Impossible de pénétrer dans l'église ; à grand'peine, je puis franchir la porte, et je demeure là émerveillé. L'église⁽¹⁾ est toute

(1) Commencée vers 1450, elle a été achevée seulement dans les dernières années du xve siècle. Quand sa restauration sera faite — on va seulement se mettre à l'œuvre et ce sera long — l'église de Loc-Ronan sera l'une des plus belles de Cornouaille.

verte, d'un vert livide que le soleil, à travers les vitraux, et que les cierges ne parviennent pas à dorer. Sur les piliers et sur les murs d'un blanc verdâtre, de larges plaques d'un vert sombre s'étalent ; des guirlandes de feuillages tombent des voûtes et de grandes corbeilles de mousse, de sapins et de houx sont suspendues le long des nefs. L'acre odeur de ces verdure, l'humidité de ces murs, la pâleur de cette lumière me saisissent et me troublent, et vraiment c'est comme un rêve : l'église est toute pleine de grandes mouettes blanches, dont les gorges glauques ont des scintillements métalliques. Dans cette fantastique atmosphère qui semble celle d'un ciel noyé ou d'une mer très profonde, on dirait un réveil de déluge. Et c'est à peine, quand l'impression s'est atténuée, si ces jolies coiffes blanches et bleues dont l'église est toute pleine reprennent pour moi une apparence naturelle. Je me crois toujours enfermé dans quelque sanctuaire lacustre ou bien j'imagine encore que saint Gwennolé,

là-bas, nous dit la messe dans la cathédrale d'Is.

Elle est vraiment belle, cette église. Je me rappelle le matin d'hiver où je l'ai visitée pour la première fois. Nous étions seuls, un ami et moi, sous ces voûtes tristes qui semblaient suinter la solitude et l'abandon. Je me rappelle dans ce silence le battement douloureux de l'horloge; on eût dit que son tic-tac marquait des secondes de mort. Je n'entends plus l'horloge aujourd'hui. La longue corde qu'une énorme pierre tirait dans l'église a été remontée vers le clocher, et ce sont des sonnettes claires à l'autel et ce sont de joyeuses cloches, là-haut, qui me réveillent de mon rêve au milieu de cette foule agenouillée.

Après la messe, quand a cessé la vénération des reliques⁽¹⁾ et quand la foule s'est écoulée,

(1) Ce sont deux côtes de saint Ronan, enfermées dans deux reliquaires d'argent recourbés en forme d'arc. Le matin, une de ces deux reliques seulement était offerte à la vénération des fidèles; l'autre était exposée dans la

je fais le tour de l'église. La chaire du XVIII^e siècle, avec ses panneaux peinturlurés racontant la vie de saint Ronan, fait l'admiration de quelques touristes perdus là. Je les laisse admirer et je passe. A tous les piliers, des bannières sont suspendues, sur lesquelles sont inscrits les noms des paroisses qu'elles représentent et de leurs patrons : Douarnenez — sainte Hélène, Pont-l'Abbé — Notre-Dame du Carmel, Pleyben — saint Germain, Quimperlé — saint Gurloès, Elliant — saint Gilles. Tous les saints de bois ne sont pas sur la montagne; il en reste encore que j'ai plaisir à voir dans leur église et qui me font accueil d'une bénédiction ou d'un sourire.

L'église communique par deux arceaux avec une chapelle accolée au bas de sa nef droite collatérale. Cette chapelle, distincte de l'église et plus élevée de quelques degrés, se nomme

chapelle de *Plaç ar c'horn*, où elle sera reportée pour le passage de la procession et où elle demeurera pendant les huit jours de la Troménie, sous la garde d'un prêtre.

Penity; elle a été bâtie sur l'oratoire même où se fit la pénitence de saint Ronan; elle renferme son tombeau⁽¹⁾.

Ce tombeau est en pierre de Kersanton. C'est une table massive, élevée à un mètre du sol sur six pilastres auxquels sont adossés des anges tenant des livres et des écussons. Saint Ronan en vêtements épiscopaux⁽²⁾, mitre en

(1) On ne sait ce qu'est devenu l'ancien tombeau du Saint. Selon l'abbé Thomas, il faudrait le chercher sous les dalles même du *Penity*. Ogée attribue l'édification du nouveau aux libéralités de la Duchesse Anne; c'est à sa fille Renée que le bénédictin Dom Plaine en accorde l'honneur. Nos ducs d'ailleurs et les rois de France, Pierre II, François II, Marguerite de Foix, Anne de Bretagne, Louis XII, Renée de France, etc., ont été les bienfaiteurs insignes de cette église. La famille de Nêvet, dont les armes sont répétées plusieurs fois dans l'église auprès des armes de Bretagne, de France et des évêques de Quimper, a, selon l'abbé Thomas, fait plus pour Loc-Ronan que tous les comtes, les ducs et les rois ensemble. Et pourtant un fils de ces seigneurs adopta la réforme et la race de ces mâles a fini en quenouille!

(2) Je n'ai pas dit que le Saint passe pour avoir reçu l'épiscopat en Irlande. Singulier *épiscopo* qui n'était sou-

tête et crosse en main, est couché sur la table de pierre. Ses pieds sont appuyés sur un animal fantastique; sa tête repose sur un coussin que soutiennent deux anges.

Depuis l'aube, les Troménieurs se succèdent sans interruption dans la chapelle. Ils s'agenouillent d'abord en entrant et saluent le tombeau, puis ils en font trois fois le tour, baissent le Saint au visage, s'inclinent encore, puis vont baiser, à l'autel, le reliquaire que leur présente un prêtre et laissent tomber leur offrande dans le plat de saint Ronan. Pendant ce temps, une petite clochette grêle tinte doucement la bienvenue à chacun des pèlerins.

On les entendra tout le jour, ces clochettes claires, dans l'église et dans la chapelle, dans les rues et sur la montagne, partout où, devant un Saint, un pèlerin passe. Et ce salut, qui est un appel à la prière et à l'offrande, ce doux

cieux certes de rien *επισκοπεῖν*, tant il s'absorbait dans la vision intérieure! Dom Lobineau en fait un évêque régonnaire; l'abbé Gallet le fait évêque de Quimper.

salut qui ne cesse pas, met tout autour de nous comme une fraîcheur de rosée, comme une poésie de fleurs. Ne symbolisent-elles pas aussi, ces clochettes, la *Hir-glas* de saint Ronan ? Elle est offerte à la vénération des fidèles, cette longue clochette de bronze vert, placée dans une sorte de reliquaire en forme de clocher adossé à l'un des piliers du *Penity*. Est-ce l'une des cloches suspendues au cou des bœufs qui portèrent le corps de saint Ronan d'Hillion au lieu de sa sépulture ? Est-ce la cloche dont le Saint se servait pour appeler ses fidèles à l'oratoire ? Cette opinion a prévalu par ceci que la cloche de saint Ronan est assez semblable à la cloche de saint Pol-Aurélien : une feuille de bronze battue au marteau, aplatie sur deux de ses faces en forme d'une pyramide qui aurait deux grands et deux petits côtés. Elle a un joli son vague et doux, un petit son triste, un peu faible. Oui ! peut-être est-ce bien la clochette de l'oratoire, dont le tintement peut s'entendre encore en Bretagne, en Bretagne

seulement, trop suave et trop grêle, hélas ! pour se faire entendre au-delà !

Des bannières aussi sont appendues aux murs de la chapelle, à ces pauvres murs lamentablement rongés de moisissures verdâtres. Ils sont à l'honneur, ces patrons et ces paroisses : Saint-Pierre d'Arzanno, Notre-Dame de Rumengol du Faou, Notre-Dame de Bannalec, Saint-Pierre de Riec et Saint-Trémeur de Carhaix. Et chaque pèlerin de ces cantons est fier en s'agenouillant, de saluer, avec le Saint de Loc-Ronan, son patron, sa paroisse, sa bannière à lui.

A deux heures, les cloches sonnent la *Troménie*. La procession sort de l'église. Une clochette tinte en avant ; puis viennent les enfants de Loc-Ronan portant des étendards et des bannières : les garçons au milieu, les filles conduites par les Sœurs de chaque côté. Voici la croix de Loc-Ronan ; puis, sur des brancards, la Clochette du Saint, une Vierge d'argent et, dans un reliquaire de bois, une des précieuses

reliques. Des tambours et des fifres marchent ensuite ; puis des choristes, puis des Frères, puis les prêtres, puis la foule ! Et vraiment, il se voit bien que ce Saint est le saint du peuple, encore plus que le saint de l'Église et que c'est une Troménie mieux qu'une procession et que cette fête, aussi bretonne que chrétienne, est d'antique tradition, bien plus que de liturgie. Les prêtres sont au nombre de vingt seulement, je les compte, et les pèlerins sont innombrables. C'est par milliers qu'on les voit sortir de l'église à la suite des prêtres ou se joindre au pieux cortège sur la place ou dans les rues ou le long des chemins.

Le parcours de la procession est de trois lieues, coupées par douze stations devant des chapelles ou des croix. A ces stations, un prêtre récite un évangile, puis entonne une hymne que les fidèles continuent ; quand l'hymne est achevée, la musique des fifres et des tambours scande la marche qui repart.

Les premières prières se font dans la cha-

pelle même du Penity. Dans la ville — car la Duchesse Anne donna ce titre *avec ses privilèges* au vieux bourg de Loc-Ronan⁽¹⁾ — on s'arrête à deux croix. La statue de saint Eutrope est dans le premier oratoire, où j'admire une petite châsse d'argent, un bijou d'orfèvrerie de la Renaissance. Dans le second, c'est un *Ecce homo* douloureux, figure que le peuple, nous dit l'abbé Thomas, appelle le *Père Éternel*. La procession se met en marche vers Rosan-celin. Entre de hauts talus elle passe et c'est une houle vivante au plein de cet étroit che-

(1) Elle a bien déchu de son ancienne splendeur, la ville sainte qui fut aussi un centre d'industrie. On y fabriquait des toiles et la diligence de Quimper à Brest y avait un relai. Aujourd'hui, les chevaux de poste ne piétinent plus la place et, dans une seule petite rue qui descend vers la chapelle de Saint-Eutrope, quelques métiers claquent encore. Par un matin froid d'octobre, après avoir visité l'église où pas un fidèle ne priait, je me suis arrêté sur cette place dont toutes les portes et toutes les fenêtres étaient closes. Je n'ai jamais éprouvé une impression plus saisissante de solitude et de silence et de mort.

min. Elle descend maintenant la pente de la montagne à travers des prés et des champs où elle s'élargit un peu et se calme. Quelques Troménieurs pourtant, refoulés tout à l'heure, profitent de l'espace et de l'accalmie pour regagner en courant leurs places, plus près des reliques du Saint. Cependant le mouvement de marche s'accélère et s'échauffe ; la foule s'anime. Des femmes de Douarnenez surtout, en un groupe ardent que soutiennent quelques hommes, essaient toujours de se faire une trouée. Soudain la procession s'arrête et entoure le clergé que le passage du reliquaïre retient devant un fossé rempli d'eau, clos encore par un haut talus, de l'autre côté. A quelques mètres le passage est facile, mais le tour traditionnel est marqué là, et c'est là qu'il faut que reliques, prêtres et fidèles passent. Plus loin, ce sera de même : le grand chemin nouveau côtoie le tout petit ancien sentier, ils sont au même niveau et rien ne les sépare ; la foule s'entasse à grand effort dans le sentier,

quand il lui serait plus court et plus commode de prendre la grande route. Nous franchissons fossé et talus sans peine ; quelques-uns roulent dans l'eau, d'autres s'allongent sur le talus ; le clergé est débordé, c'est la foule qui marche en tête, respectueuse toujours dans son affolement, mais ayant conscience qu'elle a droit à plus de liberté dans cette procession qui est sa procession, dans cette fête qui est sa fête.

Par bonheur, la route devient plus facile et les prêtres ont pu reprendre leur rang. Nous rencontrons de temps en temps sur notre passage un oratoire de feuillages avec son Saint ou sa Sainte — saint Yves, sainte Anne, saint Vincent — et son gardien qui sonne sa douce petite clochette et vous prie pieusement de ne pas oublier l'offrande. Le plat d'étain ou de cuivre — quelques-uns sont anciens et curieux — est au pied de la statue. Quelquefois, de l'autre côté du chemin, un second gardien nous sollicite.

Le mouvement s'accélère encore ; c'est pres-

que une course maintenant. Nous entrons dans un chemin creux, étroit et sombre et qui dévale de cahots en cahots. C'est comme une folie ! Je n'entends plus le chant des prêtres ni la musique des fifres et des tambours. La houle humaine est bruyante et sa poussée sauvage nous jette à gauche, à droite et nous emporte en avant. C'est un écrasement fou dans un grouillement formidable. On est soulevé de terre, on se sent porté, on a peur et puis, bientôt, on s'habitue à cette pensée qu'on a perdu la direction de son *moi* et qu'il faut se résigner à se laisser mouvoir par cette force populaire que rien ne peut plus contenir ni diriger désormais. Le long serpent de chair humaine, dont on est comme un impersonnel fragment, se précipite et se tord ainsi pendant quelques minutes, puis on le sent qui se desserre ; en avant, sur les côtés, en arrière, la pression diminue et cesse ; la houle vivante se détend et s'étale ; on reprend possession de soi, enfin !

L'oratoire de la *Fontaine* avec sa statue de saint Germain, celui de la *Croix Troyoud* avec sa sainte Anne-la-Palue, celui de la *Croix Rouge* avec sa Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, celui de la *Croix Leustec* avec son saint Miliau, ont vu passer l'ardente Troménie sous la brûlure du soleil ou dans la fraîcheur des chemins creux.

Voici maintenant une calme et large avenue dont le demi-jour vert est un repos. Les chants des prêtres recommencent et la grande voix de la foule leur répond. On marche avec une lenteur religieuse sur un tapis de mousse verte où les pieds las se reposent.

J'ai vu la fontaine où la mauvaise Keban, quand passa le corps du Saint dans le chariot traîné par les bœufs, *décoiffée, faisait la buée le vendredi, sans respect pour le sang de Jésus, notre Sauveur*. Et l'acharnée ennemie du Saint de lever son battoir et d'en frapper un des bœufs à la corne et d'injurier le saint cadavre d'une abominable malédiction :

Ke map-gaign, ke d'az toull endro !
Ke da vreina gand chas maro ! (1)

Le chariot continua de monter vers l'oratoire, poursuivi par les insultes de la femme ; à mi-chemin, le bœuf frappé perdait sa corne, et plus loin, *parmi des flammes et de la fumée*, la Keban disparaissait engloutie, proie bien digne de l'enfer.

La huitième station — Oratoire de saint Gwennoù — et la neuvième — Oratoire de saint Ouen — ont été franchies ; nous sommes au pied de la montagne qu'il faudra gravir maintenant. La foule s'agenouille et les prêtres entonnent le psaume *Miserere* et le peuple à chaque verset, pendant que la longue procession monte, répond par l'invocation douloureuse : *Parce, Domine*.

Une foule énorme est groupée sur le plateau depuis l'oratoire de saint Ronan, où l'une de ses reliques est déposée, jusqu'à la chaire de

(1) *Barzaq-Breiz*, Buhez sant Ronan.

Plaç ar c'horn, dixième station. C'est le lieu où, d'après la tradition, la corne du bœuf est tombée ; c'est là que le sermon sera prêché.

Naguère on portait là une des statues de saint Ronan ; pour la première fois, les Troménieurs ont vu sur le petit monument se dresser une jolie statuette moderne, sortant des ateliers du bon fabricant. Ce spécimen de la *panhagiolithoglyphie* coquette qui afflige le quartier Saint-Sulpice, horripile vraiment dans un tel lieu ; au nom de tels souvenirs, il faudrait conspuer ceux qui achètent à Paris ces effigies sans caractère de nos Saints de Bretagne. Je les trouve aussi coupables que ceux qui ont métamorphosé, au xvii^e siècle, saint Théliau en saint Éloi, saint Ronan en saint René et saint Tugen en saint *Ugène* ! Le saint Ronan pommadé de *Plaç ar c'horn* ressemble à tous les saints évêques de l'Église universelle, et, sur cette montagne, il fallait mieux que cette effigie simplement agréable. Comme il doit avoir froid par les nuits de tempête et chaud

par ces jours de soleil, le pauvre petit Parisien peinturluré sur sa stèle. Ses pauvres petits yeux doivent cligner devant la grande lumière de ce vaste horizon, et, quand l'ombre vient, cette immensité de ténèbres doit faire trembler son pauvre petit corps ! Elles sont faites pour les chapelles de couvents de femmes, ces statuettes aimables qui se ressemblent toutes par leur fausse élégance ; et nous avons assez de tailleurs de pierre en Bretagne pour ne pas aller chercher aux alentours de la rue Cassette les mouleurs de Saints en biscuit.

Écoutez mon conseil, petits et grands Saints de bois de la Montagne, tous sortis des mains de quelque artiste villageois et qui gardent l'empreinte pittoresque d'un doigt Breton et paysan, écoutez ! Le soir du dernier jour de la Troménie, montez tous vers *Plaç ar c'horn* et déboulonnez-moi ce petit Parisien-là et jetez-moi ce hors-venu du haut en bas de la montagne.

Et je me détourne de cette chose moderne et parisienne pour regarder en face le merveil-

leux pays qui s'étend là, celui que les yeux de saint Ronan ont aimé, celui qu'ils ont dû pleurer, à l'heure du départ si triste vers Hillion. C'est la mer là-bas, depuis la pointe de Crozon jusqu'à Douarnenez et de Douarnenez par Pont-Croix jusque vers la pointe du Raz qui se perd dans les eaux et dans les nuages ; c'est une mer toute d'argent liquide avec de grandes taches brunes miroitantes ; une inquiétante mer fantastique, non plus la *Gazek glas*, la jument bleue de nos poètes, mais je ne sais quelle bête étrange, une bête claire, toute zébrée d'ombre, sous le ciel gris...

Le prêtre a dit la part de saint Ronan dans l'évangélisation de notre province par ces Saints venus d'outre mer ; il supplie les Bretons de rester fidèles aux traditions de leur race.....

Et la procession a repris sa marche. La onzième station est dédiée à saint Théliau, la douzième à saint Maurice de Carnoët. La Troménie, avant d'arriver à la route de Quimper, passe devant la croix qui marque le lieu où

la Keban fut engloutie, la seule croix devant laquelle un Breton ne se découvre pas ! Puis, la route franchie, elle entre dans une lande dont la pente douce s'abaisse vers Douarnenez qu'on aperçoit toute blanche, là-bas. Au revers de cette lande, se dresse un bloc de pierres grises auprès desquelles la procession va défiler. C'est la *Gazek wenn*, la jument blanche, ou peut-être la *Gazek ven*, la jument de pierre ; la prononciation permet d'hésiter entre ces deux formes. D'autres l'appellent encore le *Lit de saint Ronan*, *Gwelê sant Ronan* ; ceux-là ont tort : la pierre connue sous ce nom est à Saint-Ronan de Léon, au lieu consacré par le premier séjour en Bretagne du pieux solitaire ; mieux vaut appeler ces pierres la *Chaise de saint Ronan*, *Gador sant Ronan*, comme quelques-uns disent. La tradition rapporte, en effet, que le Saint venait s'asseoir là, au retour de ses promenades. Le lieu de sa sieste était merveilleusement choisi, certes, et l'immensité de l'horizon de ciel et de mer devait plaire à son

rêve. Une dépression sur l'une des pierres étendue en forme de chaise longue marque l'empreinte du corps de Ronan. Les pèlerins de Cornouaille ont pour cette chaise la même dévotion que ceux de Léon pour le lit du Saint⁽¹⁾.

Le lit de saint Goueznou est vénéré de la même manière. Le clergé voit avec peine se maintenir un culte superstitieux pour ces pierres, culte dont l'origine remonte évidemment aux premières religions du monde. Le dévot, lui, qui ne sait rien de tout cela, continue à s'étendre sur la pierre sacrée et demande au Saint la guérison des douleurs de son corps.

Pendant que la procession passait à côté de la *Gazek ven*, j'ai vu des Troménieurs se détacher pour en faire le tour religieusement.

(1) « C'est une excavation dans une roche plate effectivement de grandeur d'homme et ayant absolument la forme du creux d'un sarcophage avec l'emplacement de la tête bien marqué. » (FRÉMINVILLE, *Antiquités de la Bretagne*.)

En arrivant auprès du Gorréquer, on a commencé le chant des Vêpres qui s'achèvent dans la chapelle du Penity, où la procession rentre au son de sept heures. Et puis, c'est le *Salut* dans la grande Église, et puis, le *Te Deum*.

Dieu soit loué et saint Ronan, cette fête Bretonne a été merveilleuse !

* * *

Le soir, quand tombait la nuit, je suis allé m'étendre sur la pierre sainte, mais non point comme ceux de Loc-Ronan qui, après en avoir fait trois fois le tour, s'allongent sur elle et, d'un brusque mouvement des reins, se relèvent ; j'y suis resté longtemps assis, les yeux au ciel.

Et je pense à cette journée de rêve, à ce pays de rêve, à ces Saints de rêve, à ce rêve d'un rêve.

Les Keban auront beau haïr les Rêveurs et les calomnier, ce sont les Ronan qui ont raison et qui sont les Sages, et qui sont les Saints.

Maudissez le Rêve ; le Rêve dédaigne et passe. Le Rêve a soif de solitude et sa recherche vous semble vaine ; vous nommez les Rêveurs inutiles, et cependant Ronan, pour chercher le désert, s'est arrêté auprès d'un marais en Léon, à la lisière d'un bois en Cornouaille, et du Rêve de ce Rêveur deux villes sont nées. Le désert s'est peuplé de son Rêve et, pendant toute cette semaine, après tant de siècles d'action, tout un peuple aura vécu de son Rêve !

Quand la nuit fut tout à fait venue, je me levai, et j'aperçus une jeune femme, qui semblait guetter mon départ, s'approcher mystérieusement de la pierre sainte. Quand elle crut que j'avais quitté la lande, elle s'agenouilla à l'endroit même où j'avais vu les hommes s'adosser pendant la journée ; et, les bras en avant, elle s'allongea toute sur la pierre qu'elle étreignit un moment ; puis elle se leva et, faisant le signe de la croix, elle disparut furtive vers Loc-Ronan.

Ayez donc été le Rêve toute votre vie, ayez donc fui les femmes au désert, pour qu'à la nuit, sur la pierre de votre solitude, de telles supplications vous soient faites et que vous deveniez, hanté par les Kéban de la contrée, l'agent miraculeux de telles renaissances !

AU PAYS DE SAINT YVES

A TRÉGUIER

(LES 7, 8 ET 9 SEPTEMBRE 1890)

A mon ami l'Abbé Y.-M. Lucas.

C'EST bien le pays de saint Yves, tout ce pays de Tréguier. Depuis le milieu du quatorzième siècle, Yves de Kermartin y règne par sa sainteté et son règne n'est pas près de finir. Il suffit pour s'en convaincre d'avoir vu l'empressement de nos Bretons autour du monument qu'ils appellent : Le Tombeau Nouveau, *Be neve*, dans ces jours du Grand Pardon. Il suffit de les avoir entendus chanter le fameux cantique du *Roitelet de saint Yves* :

N'en euz ket en Breiz, n'en euz ket unan,
N'en euz ket eur zant evel sant Ervoan.

Je crois bien que ce perpétuel *N'en euz ket* forme, à cette heure et en ce pays, tout le fond de la langue Bretonne. Il n'y a pas un Saint comme saint Yves; il n'y a pas un tombeau comme son tombeau; il n'y a pas de fêtes comme ses fêtes; il n'y a pas de Bretons comme ses enfants de Tréguier! *N'en euz ket! N'en euz ket!*

Il n'y a pas de sonnerie non plus comme celle de sa cathédrale. C'est aux accords de ses cinq cloches, jetant sur nous lourdement tonique, seconde, tierce, sous-dominante et dominante, pendant que s'envolent, légères, de troublantes harmoniques, c'est aux accords de ces cinq cloches et au bruit du canon que nous nous éveillons dans la ville de saint Yves.

Il y a déjà foule aux portes de l'église qu'on ouvre. Des pèlerins sont venus de loin; cette femme, pieds nus, marche depuis Lannion, vers le tombeau du Saint.

Il est comme une fleur lumineuse, ce tombeau blanc dans la cathédrale grise! Elle a

fleuri miraculeusement, la pierre sur laquelle l'austère recteur de Louannec reposait sa tête en son sommeil humain; elle lui fait maintenant, délicatement ouvragée, pour le divin repos, un radieux tabernacle⁽¹⁾.

L'église de Saint-Tudual, (il faut bien le nommer une fois le vieux Saint, *l'Évêque-Pape*, quoiqu'il soit bien détrôné par le nouveau patron de la cathédrale) l'église resplendit de bannières et d'armoiries et de pieuses devises proclamant les mérites du thaumaturge; des blasons multicolores, sur les murs de la nef, témoignent du zèle des familles dévouées au seigneur de Kermartin. Au fond du chœur, au-dessus de l'autel, les armes de saint Yves; à droite, celles de Bretagne; à gauche, celles de Tréguier; sur les piliers aux longues colonnettes du transept, celles des évêques.

(1) Il faut lire l'intéressante notice sur le tombeau par notre savant maître, M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut. Ce tombeau est son œuvre par la pensée artistique bretonne qui s'en dégage et dont l'inspiration lui appartient.

Dans la chapelle du Duc, au milieu des fleurs et des verdure, sur un coussin d'hermines, repose un reliquaire d'or où le chef vénéré du Saint rayonne, tout noir, sommé d'une couronne d'étincelantes pierreries. Autour, agenouillés, les fidèles prient.

A l'heure des messes pontificales, la cathédrale a peine à contenir la foule. A l'heure des panégyriques, la foule est plus grande encore.

La procession du mardi, par les rues de la ville, se déploie dans une pompe incomparable : au chant de l'*Iste confessor*, les évêques ont béni le tombeau et le cortège sort de la cathédrale; ce sont des bannières et des oriflammes blanches et rouges entourant la croix paroissiale de Tréguier; puis des religieuses, sur deux longues files, en robes blanches, brunes et grises et noires; puis des Frères et des religieux chantant des cantiques bretons, voix graves auxquelles répondent les voix frêles des religieuses. Voici le défilé des croix d'or

et d'argent et des bannières des paroisses : Penvenan, Camlez, Coatreven, Langoat, Plouguil et Plougrescant; d'autres encore sont là. Quelques croix ont des clochettes qui tintent. A côté des riches bannières neuves, où les Saints flamboient et les Saintes sur des draps d'or et d'argent, de vieilles bannières sont portées pareilles à des drapeaux ternis et troués, plus vénérables. Celle du Minihy est de celles-là.

Des musiques mêlent leur fanfare au chant des litanies.

Et voici la longue suite des prêtres en surplis, des chanoines en camail, des curés en chasuble. Maintenant, ce sont de nouvelles oriflammes, de nouvelles bannières et de jeunes pages : oriflammes, bannières et pages mi-partis jaune et noir, les couleurs de saint Yves.

Et c'est le Chef très vénérable, que des prêtres, vêtus de somptueuses dalmatiques, portent sur leurs épaules et que des avocats en robe noire escortent. Le peuple s'agenouille. C'est son

Maître, son Roi, son Saint ! C'est son Dieu dont la relique passe au-dessus des têtes courbées !

Auprès de moi, un pauvre enfant sans mains essaie de tendre ses bras mutilés comme pour une oraison à Celui qui, s'il le voulait, pourrait lui rendre ses deux petites mains perdues. Mais les orbites sans regards ne s'abaissent pas vers lui. Le précieux Chef, tout noir, sommé d'une couronne d'étincelantes pierreries, dans son reliquaire d'or, sur le coussin d'hermines, porté par les prêtres vêtus de somptueuses dalmatiques, gardés par les hommes noirs, passe...

Les prélats s'avancent dans leurs capes de soie violette ; puis les évêques couverts de lourdes chapes, coiffés de mitres radieuses, la crosse en main ; puis le Cardinal, courbé sous le poids de la pourpre romaine que, loin derrière lui, soutiennent encore trois enfants de chœur. Enfin les dévots ferment le cortège, priant, chantant, égrenant le chapelet, tête nue...

Sur la place au retour, c'est un spectacle inoubliable, quand du haut de l'estrade, au-dessus de la foule prosternée, la bénédiction des sept évêques, vers l'ouest, vers le nord et vers le midi, plane : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !*

Non, la foi religieuse n'est pas morte en ce pays ; l'Idéal céleste vit encore sur les vulgarités et les hontes de la vie réelle. Au-delà de tout ce qui obsède bassement les âmes ; au-dessus de tout ce qui tyrannise odieusement les corps, saint Yves est victorieux et règne.

Le lundi soir, sur la place éclairée *a giorno*, quelques prêtres, quelques amis et moi, nous chantions les beaux cantiques bretons du *Roi-telet de saint Yves* ; et tout le peuple chantait avec nous. Les hommes étaient groupés autour de l'estrade, la tête levée, les yeux ardents, la bouche béante, écoutant la louange du Saint incomparable que disait le couplet et, tous, criant le refrain, d'une seule voix, d'une seule

âme. Au-delà du cercle d'arbres auxquels pendaient des verres et des lanternes de couleur, sur le cordon de pierre qui limite la place plantée, les femmes étaient assises, faisant comme une guirlande lumineuse de coiffes blanches dans la nuit. Les heures sonnaient et nous chantions toujours ! Quand nous voulions partir, on nous arrêtait pour nous demander un nouveau cantique et nous le chantions encore. Nous aurions pu passer la nuit sur la place sans lasser les fortes voix de ces dévots de saint Yves ; mais nos voix étaient moins solides, et n'en pouvant plus, nous nous retirâmes après avoir promis de revenir, le lendemain, chanter des cantiques encore et crier avec nos amis le cri qui est comme l'*Amen* de ces pieuses mélodies : Vive saint Yves !

Dans l'église, alors, ouverte toute cette nuit, c'était un spectacle unique. Les mendiants, les estropiés, tous ceux qui n'avaient pas d'asile, s'étaient réfugiés là et dormaient près des balustrades des chapelles, sur les marches des

autels, auprès du Tombeau, au pied même du trône de la Relique. Une immense pitié planait sur tous ces pauvres à qui la maison de saint Yves offrait le repos d'une nuit. Un bon sommeil, avec quels rêves d'espoir peut-être ! a dû les envelopper, et, pendant quelques heures, dans cette cathédrale merveilleuse, il ont oublié, sans doute, la réalité de leur misérable vie. Et ce bonheur doit les soutenir désormais !

Et nous aussi, tous ceux à qui les Asiles de la Vie Banale sont fermés, Mendiants d'Idéal, Blessés du Rêve, ce ne sera pas vainement que nous aurons vécu ces trois divines journées, à l'ombre de la Cathédrale, aux lueurs de ce Tombeau. Un souvenir impérissable illumine nos âmes !

LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

A LA BASSE-MOTTE⁽¹⁾

(27 JUIN 1891)

A mon ami Henry de Trémaudan.

A cette heure où l'Idéal s'effondre sous l'assaut des bas appétits du corps et des pernicieuses logiques de l'esprit; à cette heure tant douloureuse où de plus en plus se fait sombre ce Ciel dont notre âme peuplait divinement l'azur, quelle joie de fuir le monde des grossiers intérêts et des sciences positives, pour s'oublier pendant quelques heures dans la paix des vieilles croyances, dans l'espoir des Idéals retrouvés.

(1) On sait que ce domaine a été offert au général par ses camarades. Il est situé non loin du bourg de Châteauneuf, entre Dinan et Saint-Malo. C'est un simple manoir dans un parc.

C'était de ces résurrections que je rêvais, en franchissant la barrière de la Basse-Motte, ayant, au-dessus de ma tête et tout autour de moi, les verts feuillages de ce domaine tout couleur d'espérance.

La chapelle est bâtie à l'ouest du manoir et communique avec la Salle de la Commanderie, où sont rassemblés les souvenirs des Zouaves. La Salle est divisée en deux parties. L'une est consacrée aux « Souvenirs des Vivants, » l'autre aux « Souvenirs des Morts. » Dans un coin de la première se dresse une statuette de Caravanniez, représentant le général de Charette. Ici ce sont des bronzes, dont plusieurs, notamment un *Zouave* et une *Jeanne d'Arc*, portent sur leur socle de respectueuses dédicaces de Zouaves à M^{me} de Charette. Là-bas, c'est un magnifique *Bayard* en bronze, à cheval, offert au général par le Régiment des Zouaves.

C'est encore une épée enrichie de pierreries, dont la poignée est surmontée d'une émeraude.

Les Dames de Rennes en firent présent au général après la guerre de 1870. Sur la garde, incrustée de rubis, on lit : « *Au Chevalier sans peur et sans reproche.* » Au-dessous de cette inscription, un lion est couché, qui tient entre ses pattes la tiare pontificale.

Dans l'autre salle, appendue à la muraille, une aquarelle de Lionel Royer fait défiler en une longue théorie tous les saints patrons des pays qui fournirent des soldats au Régiment Pontifical. Au centre, au-dessus de cette procession de saints, les armes du Saint-Siège. En face sont peints, sur la muraille, les écussons de ces mêmes pays dont les glorieux patrons revivent dans l'aquarelle de M. Royer.

Elle est enfin debout, la chapelle de granit Breton qui doit, à jamais, dédiée au Sacré-Cœur, garder la bannière des Zouaves, le drapeau sanglant de la Bravoure et de la Foi. La voilà, cette bannière qu'il faut vénérer à genoux, sacrée par ces deux fatanismes : Dieu et Patrie, doublement radieuse, héroïque et sainte, enfer-

mant dans ses plis tout le passé de la Terre de France aimée et défendue, tout l'Au-delà Céleste cru fermement et vaillamment conquis.

Une mauvaise nouvelle; le général de Charette, étendu sur une chaise longue, souffrant, ne pourra prendre part à la fête. Quand on me conduit près de lui, c'est comme un blessé que j'aperçois couché sur une civière, tendant la main avec peine, souriant de ce sourire douloureux qui a tant de charme dans sa tristesse, si plein d'effort et de regrets.

Voici que peu à peu arrivent ses compagnons de Rome et de Patay : Ch. de Lur-Saluces, Gendron, du Grand-Launay, Grené, Georges de Cadoudal, Harscouët de Keringant, Kergall, Le Hir, Ligier de Laprade, de Legge, de Kerléan, Gaultier, de Gouttepagnon, Guilloux, comte de La Vaulx, de Lorgetil, député, Francis de France, marquis de Falaiseau, Thouault, Galouye, Georges Guégan, comte de Grille d'Estoublon, A. de Chevigney,

Charles Frédéric, Auguste Caillot, Clément Léon, Ant. de Cambourg, comte de Chateaubriand, vicomte de Champeaux-Verneuil, Alain de Charette, Ferdinand, Louis et Armand de Charette, Cambray, Couthouis, vicomte de Durfort, Desmars, comte Frédéric de Diesbach, marquis de Chesnon, Desnier de Chenon, vicomte Emmanuel de Riancey, Ch. Rince, A. de Romans, de Rigaud, Ange Rougé, duc de Sabran-Pontevès, vicomte de Sèze, Oscar de Saluces, Scordia, de Taillard, Jules de Traversay, de Sapinaud, O'Murphy, Bohéon, Hermio, Van Asche, comte Louis d'Andigné, baron d'Alt, L. de la Brière, Félix Besnier, Briot de La Crochais, Boscher-Delangle, J. Bernié, François Bavin, comte de Beaurepaire, Bailly, Jacques Bidaud, de Bize-mont, de Belinaye, A. de Champsavin, L. de Chalus, Le Chauff de Kerguénec, A. de Cre-miers, de la Couture, abbé Lecadre, commandant de Montcuit, L. de Meurville, Mer-veilleux-Duvignaux, comte de La Mersilière,

A. de Maquillé, Paul Maujouan de Gasset, Le Meneust, vicomte de La Noue, député, Neyron de Méons, Jean Orhant, comte de Padirac, vicomte du Plessis, vicomte du Puget, vicomte Henri de Place, A. de Rengervé, M. du Ranquet, Lionel-Royer, Zacharie du Réau, de Résimont.

Et je regarde. Quelle fierté d'admiration m'arrête sur leur passage ! Ce sont des braves, tous et quelques-uns sont des héros ! Ce sont des croyants. Et je salue ceux-là, qui se sont dévoués à une idée et dont le saint pouvoir de deux mots : *Rome et la France*, a fait battre le cœur si noblement.

Quelle tristesse aussi ! Ces braves qui avaient vingt ans aux jours de Castelfidardo, trente ans pendant l'Année Terrible, c'est vers la vieillesse qu'ils vont aujourd'hui ! Où sont leurs fils, dans la fleur de la vingtième année, prêts, comme les pères, à donner leur sang, tout leur sang, pour Dieu et pour la France ? Où sont-ils ?

Dans la foule, j'aperçois le duc d'Alençon et le roi de Naples... Mon cœur se serre devant ces Majestés déchues ; ma voix se fait sourde, et ces mots : *Sire, Monseigneur*, semblent répercutés par l'écho d'une tombe.

Là-bas, sous les arbres, voici que s'arrête la voiture attendue de l'archevêque qui doit bénir la Chapelle. Le prélat descend, aidé par un prêtre très noir ; c'est ce cardinal que Drumont, ce chrétien, a frappé cruellement, sans souci de son âge et de sa haute dignité.

Est-ce donc vers un sépulcre que se dirige ce cortège ? Quel pressentiment s'abat sur moi ! Est-ce la fin d'une épopée grandiose ? Ne faut-il plus que se souvenir, sans qu'il soit permis encore d'espérer ?

La messe commence. Les portes de la petite chapelle sont ouvertes ; les arceaux des grands arbres verts de l'avenue prolongent la nef jusqu'à nous qui voulons prier :

O Sacré Cœur de Jésus, emblème qu'ils ont

choisi pour dire tout ce que notre cœur enferme d'ardeur patriotique et d'amour divin, nous te vénérans, toi qui les conduisis, pour Dieu et pour la France, à des luttres dignes de leurs cœurs de Français et de Chrétiens !

O Sacré Cœur de Jésus, nous t'aimons, puisqu'en toi se sont réfugiés la Foi robuste et l'Amour vaillant qui suscitent des martyrs encore ; puisque tu es le symbole des croyances saintes qui font aimer la Terre où nous sommes et désirer le Ciel qui nous est promis.

O Sacré Cœur de Jésus, nous te prions, afin que dans les cœurs, de nouveau conquis aux simples croyances des ancêtres, cet Idéal fleurisse, à la lumière duquel, en nous et hors de nous, tout s'illumine.

Donne à Celui que la souffrance abat, la force toujours de conduire l'élan de tous ces braves. Son geste commande, son œil flamboie, la douleur ne l'a pas vaincu. Que le Héros couché se lève et qu'il marche en avant, l'épée haute, à la revanche de l'Idéal menacé.

Donne, à Ceux-là qui voudraient lutter encore, la revanche d'un dernier effort, avant qu'il ne soit trop tard pour leurs bras qui s'affaiblissent.

A ces Princes de la Terre qui traînent le deuil des regrets sans espérance, accorde la résignation fière qui sied aux Vaincus du Nombre.

A ces Princes de l'Église qui parfois cherchent ici-bas la puissance et la gloire que Jésus leur a promises seulement au Ciel, accorde, puisqu'ils parlent en Ton Nom, de traduire sans faiblesse et sans trahison, pour ceux qui écoutent, la Parole du Divin Commandement.

A nous tous, les Fidèles, accorde, ô Sacré Cœur de Jésus, d'aimer toujours plus ce qui est Là-Haut, de lutter sans relâche pour le triomphe de la Bonne Cause, heureux et fiers d'être les Citoyens du Royaume qui n'est pas de ce monde.

Et ma prière se perdait sous les voûtes de feuillages, et je n'entendais pas de voix qui répondit : Amen.

LE
PARDON DE SAINT MATHURIN
DE MONCONTOUR

(20-23 MAI 1893).

A mon ami A. Le Braz.

Ur mirakl-bennag 'zo' darre;
Sant Matelinn a ra bembe.
Encore quelque nouveau miracle;
Saint Mathurin en fait tous les jours.

SAINT Mathurin n'est pas d'origine bretonne, il n'a jamais évangélisé notre pays et l'époque, comme les circonstances de l'introduction de son culte en Bretagne sont mal connues⁽¹⁾. Le nom de Mathurin est cependant très

(1) Le culte de saint Mathurin s'est localisé dans l'ouest de la France. D'après le commandant Faty, la

commun chez nous et le pardon de Moncontour est de grande et ancienne renommée. Au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècles, le pardon avait lieu le lundi de la Pentecôte. Il a lieu maintenant la veille et le jour de la Pentecôte et se prolonge, en fêtes purement laïques, jusqu'au jeudi suivant.

Moncontour est une vieille ville découronnée et dépeuplée. Ce fut une place forte et ce fut

propagation de son culte, spécialement en Bretagne, serait due à l'ordre des Trinitaires ou Mathurins. Les Trinitaires n'ayant pénétré en Bretagne qu'au ^{xiii}^e siècle, postérieurement à l'introduction du culte du Saint, cette opinion ne peut guère se soutenir. M. Eugène Thoisson, le savant hagiographe de saint Mathurin, suppose avec plus de raison que le culte a dû être propagé par des moines qui, lors des invasions normandes, ayant séjourné à Larchant, patrie du Saint, auraient rapporté son culte et peut-être même des fragments de reliques, à leur retour au pays Breton.

Le diocèse de Rennes est « le vrai domaine de saint Mathurin. » Les églises et les chapelles sont nombreuses dont il est le patron ou dans lesquelles sa statue est vénérée. Mais « le grand sanctuaire de la dévotion à saint Mathurin », c'est Moncontour, au diocèse de Saint-Brieuc. Il y serait honoré depuis le huitième siècle, époque de la translation de sa relique.

un centre commercial; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une très calme bourgade, joliment située sur une colline, que dominant de tous côtés d'autres collines plus élevées, un nid de pierres grises écroulées parmi des buissons de verdure. Les bruits de guerre n'y retentissent plus et les métiers à toile ont cessé d'y clapper même; la vie guerrière y fut brusquement arrêtée quand Louis XIII ordonna de démolir le château. L'activité commerciale s'est éteinte, si loin de toute voie ferrée.

Il y a là de vieilles maisons calmes qu'on rêverait habiter pour de longues heures de prière ou d'étude. Les rues y sont escarpées, étroites et tortueuses. Des murs hauts s'allongent et tournent; leurs tristes pierres brunes, qui semblent comme mouillées, s'égaient un peu d'un brutal encadrement de chaux blanche. Des fleurs d'un rose charmant sourient çà et là dans cette vétusté morne; des arbres verdoient tout en haut sur les remparts, et des jardins en terrasse échelonnent sur les

tours démantelées la floraison des clématites et des roses. La place de l'Église et la Carrière ont gardé leur aspect d'autrefois; à peine si deux ou trois boutiques ont dégénéré en *magasins*, échangeant les petits carreaux de leurs fenêtres basses pour les glaces des montres à l'instar. La vie y demeure simple et provinciale; il fait bon venir là chercher l'impression des temps qui ne sont plus.

Samedi 20 mai. — L'église est aux Bretonnants, ce soir-là. Moncontour est pays de langue française, mais c'est une très vieille coutume que ceux du pays Breton, du pays de Vannes surtout, y viennent en pèlerinage. Ils sont les hôtes bienvenus du Saint. C'est pour eux qu'on chantera vêpres à sept heures, c'est en leur langue qu'on prêchera; ce seront eux qui processionneront dans la nuit.

Les vêpres sont dites quand nous arrivons dans l'église et le prédicateur breton est en

chaire. L'église est sombre, à peine étoilée de quelques lueurs de cierges, et le jour qui se meurt dans les magnifiques verrières⁽¹⁾ anime, plus vivante que la foule de l'église, la foule céleste des saints et des saintes ressuscités en cette heure de mystère et de foi. Les fidèles ont baissé pieusement la tête; d'une voix très lente et très douce le prêtre dit la nécessité de la prière et les miracles du Saint. C'est en

(1) Ces verrières sont au nombre de cinq. Du côté gauche, la vie de saint Yves, de sainte Barbe et de saint Jean-Baptiste; du côté droit, l'arbre de Jessé et la vie de saint Mathurin. Ces vitraux ont été brisés lors de la Révolution. On lit dans un rapport du 7 floréal an III, cité par M. Thoison : *En venôse an II, le citoyen Dayot, délégué du représentant du peuple, fit briser et brûler toutes les statues des églises de la région. Celle de saint Mathurin eut le sort des autres « marionnettes »*. Plus heureux que les statues, les vitraux ont survécu en partie; ils ont été assez habilement restaurés. Le vitrail de saint Mathurin est plus ancien que les autres; il daterait de la fin du xve siècle, selon M. Laigneau, le peintre verrier Briochin, et selon M. J. Carlo, qui fait de l'église et du pays de Moncontour une étude constante, et dont les notes seraient intéressantes à publier.

pur Trécorrois qu'il s'exprime et peut-être tous ces Vannetais ont-ils quelque peine à le comprendre. N'importe! N'est-ce pas veille de Pentecôte, ce jour du miracle des langues; et si lointaine pourtant, hélas! que soit l'effusion de l'Esprit-Saint, ne doit-elle pas valoir encore, fût-ce au moins pour les dialectes? A côté de moi, un petit vieux et une petite vieille venus jusque de Guémené, graves et recueillis, semblent enfermés dans l'unique pensée qui les amène en pèlerinage. Pourquoi sont-ils là? Demandent-ils la protection pour leurs étables? Ont-ils fait quelque vœu pour un fils en péril de mer? Est-ce guérison de folie qu'ils implorent? On invoque le Saint pour tout cela. Pour les bêtes et pour les hommes, pour les marins et pour les fous, il est le thaumaturge incomparable. On connaît aussi l'invocation rimée :

Saint Mathurin de Moncontou,
Donnez du bon blé noir à nous.

Et qui donc pourrait douter de sa puissance?

N'est-ce pas saint Mathurin qui, s'il l'avait voulu, aurait pu être le Bon Dieu; mais il pensa que c'était trop de peine.

La *guerz* à laquelle j'ai emprunté l'épigraphe de ce pardon et qui a été recueillie par M. Luzel, constate la toute-puissance de saint Mathurin sur la mer :

Aotrou Sant Matelinn Moncontour
Zo mestr an avel hag an dour.

Le prédicateur a raison : il faut prier; la prière est toute-puissante et l'église du Saint toujours se fleurit de miracles.

Le sermon est fini; un mouvement se fait dans l'église pour la procession qui va se mettre en marche. Les clochés sonnent; on entonne les litanies! Nous sortons. La procession suit le tour de l'église ⁽¹⁾ et remonte la place. Elle est

(1) On nous cite ce fait: Un paysan Breton, venu en pèlerinage et ne pouvant, à cause d'affaires importantes, demeurer à Moncontour jusqu'au soir, a tenu à processionner quand même. Muni d'un cierge, il a fait le

longue, longue, la double file des dévots qui marchent ainsi lentement sous le ciel gris. En suivant des rues qui montent en tournant vers le Bourg-Neuf, la procession déroule son double cordon de voix qui chantent dans le silence et de cierges qui scintillent dans la nuit. Et voici qu'apparaît, porté par quatre pèlerins, revêtus d'aubes⁽¹⁾, sur un socle de lumière, telle une effigie impériale, le buste d'argent de saint Mathurin. La procession monte et tourne encore, et les voix chantent et les cierges scintillent et le buste d'argent surgit, dominant le groupe blanc des porteurs; et derrière, les prêtres s'avancent dans la fierté pieuse de leur Pardon, et, derrière, la foule suit, les yeux fixés sur le triomphateur divin, seul vrai Seigneur de toutes ces âmes.

tour de l'église pour lui et pour ses deux fils; puis il est reparti aussitôt, ayant déposé ses offrandes et accompli son vœu.

(1) Les porteurs sont choisis parmi les dévots au Saint qui se sont inscrits pour les plus fortes offrandes. A Moncontour, comme dans beaucoup d'autres Lieux Saints

Bientôt la procession s'est rangée, autour d'un feu de joie, au sommet de la colline, et la pyramide flamboie et pétille, projetant des éclats de lumière intense qui semblent animer par instants d'une surnaturelle vie l'impassible face du Saint d'argent.

Et c'est au chant du cantique à la gloire du médiateur céleste que, plus animée, un peu houleuse, la foule reprend le chemin de l'église. Les vitraux sont éteints maintenant; toute la clarté vient du sanctuaire et, sur la foule agenouillée, l'ostensoir d'or rayonnant, soleil miraculeux de nuit, décrit l'orbite de la bénédiction divine.

Puis la foule a quitté l'église, où les Bretonnants sont restés en prière, où ils vont demeurer ainsi, tout à la ferveur des souhaits qu'ils formulent, récitant le chapelet, invoquant le

Bretons, la coutume subsiste de *s'arrender* pour une certaine somme à payer pendant un certain nombre d'années. Il est tenu un registre des engagements pris envers saint Mathurin.

Saint, s'arrachant parfois à un demi-sommeil où ils rêvent leur prière exaucée, pour aller baiser au front le buste d'argent et lui faire encore une offrande. D'aucuns le baisent *de si bon cœur qu'il en sue*, suivant le dicton.

A trois heures, c'est la messe de l'aube. Quand ils l'ont pieusement entendue, les pèlerins quittent l'église et la ville et, dans le jour qui naît, s'en vont, emportant vers ceux de leur maison et de leur village les nouvelles de la fête et le grand espoir que leurs vœux sont recommandés là-haut maintenant, au pied du trône de Dieu.

* * *

Dimanche 21 mai. — La ville est bruyante, ce matin. La Carrière est pleine de curieux qu'attirent les boutiques : jeux de massacre, tirs à la carabine, tourniquets de porcelaine, éventaires de berlingots. Dans un coin, la *Photographie du Grand Turc* exhibe, dans toute la longueur de sa façade, une collection d'attrayants

portraits qu'un joli jeune homme propose à l'admiration des clients possibles. Aux deux bouts de la Carrière, deux manèges de chevaux de bois se font concurrence de clinquants et de tapage. On a peine à traverser la petite place, tant elle est encombrée de curieux et de curieuses. Acceptez-vous le lourd maillet de bois qui, d'un coup bien appliqué, doit faire monter le battant de fer jusqu'au timbre chargé de proclamer la force ou mieux l'adresse ? Qui veut acheter un cornet à surprise ? Qui veut abattre madame la mariée ? Les conscrits⁽¹⁾, au petit chapeau rond orné d'un flot de rubans clairs, fendent la foule, soucieux de parader aux jeux de tir, de maillet ou de massacre. Les femmes, dont les coiffes ont l'air de grandes cocottes blanches, s'entassent à travers les rues,

(1) Les jeunes gens sont vêtus de drap noir ; beaucoup d'hommes ont encore conservé la veste courte qu'ils nomment *gilet*, de *berlinge* gris ou brun, avec, aux boutons du dos et aux poches, des broderies Bretonnes vertes, rouges et jaunes.

devant les étalages affriolants. Voici pendus à des lacets, le long d'un mur, des bonnets à trois quartiers en cotonnades fleuries, des serre-tête de mousseline et des fausses-manches. Là, ce sont, sur une étroite charrette arrêtée devant la porte d'un vieux hôtel, des amandes, des épingles à tête de couleur, des pipes en sucre rouge dans de petits bocaux de verre, des trompettes en fer peinturluré, des coucous en terre grise à queue jaune, des craquelins, des *carbonades* et des *crissinies*⁽¹⁾. Plus loin, des monticules de sabots rouges et noirs dégringolent vers le ruisseau; sur des toiles

(1) Les marchandes elles-mêmes ne semblent pas très fixées sur les noms de ces friandises. Le mot *carbonade* est le plus usité pour les désigner. D'après une de ces marchandes, les *carbonades* se divisent selon leur aspect en *chupès*, en *grainés rouges* et *quenouilles*. Ce sont ces *quenouilles* qu'une vieille femme, originaire de Plœuc, m'a vendues sous le nom de *crissinies* (?). Le long de la côte nord du Léon, on appelle *krissinn* une certaine espèce de coquillages. Tout en faisant remarquer que le Breton est parlé dans une partie de la paroisse de Plœuc, je me garderai bien de hasarder une étymologie.

étendues par terre des avalanches de pains de *Caretiemble* ou pains *Mirault*⁽¹⁾. Les étalages sur charrettes recommencent, encombrant les rues tortueuses; ce sont des broches, des lunettes, des porte-monnaie, des bagues de cuivre, des savons, des chapelets, des couteaux, des ciseaux, des rubans, des chaînes de montre.

Trois boutiques attirent surtout la foule : entièrement tendues de draps blancs sur lesquels sont piqués de petits bouquets de fleurs artificielles, elles semblent des reposoirs ou des sanctuaires. Et c'est presque cela, puisqu'à chaque bouquet est suspendue une sorte d'étroite et longue médaille de plomb, grossière effigie de saint Mathurin⁽²⁾. Ce sont les souve-

(1) Je donne ces orthographes pour ce qu'elles valent. Ces pains *Mirault* (?) sont dits de *Caretiemble* (prononcé *Carétienne*), du nom du village où ils sont fabriqués.

(2) Ces médailles (le fait est assez rare pour être noté) sont fabriquées à Moncontour même. Le moule actuellement en vigueur a été refait, il y a au moins soixante ans, d'après un ancien modèle. M. J. Carlo m'a fait voir un modèle plus ancien, ayant un Saint-Esprit au dos.

nirs du Pardon; les corsages, les chapeaux, les gilets, les châles, les vestons même en sont dévotement ornés. Quiconque est à Moncontour, ces jours-là, s'en doit fleurir, c'est la coutume. La couleur du bouquet varie; il en est pour tous les goûts; des jaunes et noirs, des rouges et or s'étalant sur une sorte d'éventail ou de cornet en papier blanc dentelé; d'autres essaient d'imiter la nature, et nous avons de jolies roses, des pâquerettes et des myosotis; mais tous ont à leur pied, sous un nœud de rubans de couleur, le petit saint Mathurin de plomb.

L'affluence continue jusqu'à l'église. Les pèlerins y sont nombreux aussi, et les sous et les pièces blanches tombent avec un bruit clair dans les assiettes du fabricien ⁽¹⁾ ou dans celles du Saint lui-même, sur les joues luisantes duquel les gros baisers sonnent allègrement.

(1) Un fabricien est de garde à l'église, en avant de l'autel, assis derrière une table pour recevoir les offrandes et même en délivrer des regus au timbre du Saint. Certains dons sont inscrits sur un registre *ad hoc*.

A la messe, l'église sera trop petite et jusque sur le seuil des portes les fidèles sont groupés. Aux vêpres, ils seront plus nombreux et la procession des Bretons de France défilera vers la maison des Pères de l'Immaculée-Conception, plus longue encore que celle de la veille.

Par ce bel après-midi, nous allons, à travers un joli vallon frais, vers la chapelle de Notre-Dame du Haut, située sur une colline en face de Moncontour.

La porte est ouverte. Personne dans le petit sanctuaire, hormis les Saints qu'on y vient révéler. Ils sont adossés au mur, trois par trois, des deux côtés de l'autel de gauche : saint Houarniaule, invoqué pour les maladies des animaux, pour la rage surtout; saint Livertin, qui guérit les maux de tête; ses deux mains qu'il approche de ses tempes disent éloquentement sa compassion aux fidèles, plutôt, je suppose, que sa souffrance personnelle; saint Hubert, puis saint Méen, saint Lubin, et, entre

eux, le plus curieux de tous, saint Mamert, dont les deux mains sont fort occupées à retenir la fuite de ses entrailles; les maux de ventre, on le voit, sont spécialement de sa compétence.

Sur cet autel, des assiettes pleines de gros sous sollicitent la charité des dévots, et dans ce pays de braves gens, les portes de la chapelle peuvent rester ouvertes, tant on est sûr que, le soir, il n'y aura que quelques pièces de plus à l'offrande.

Mais les cloches sonnent à Moncontour, annonçant la sortie de la procession, et nous redescendons vers la vallée pour rentrer dans la ville en fête.

Au retour, je m'arrête sur la place devant la grande porte ouverte au moment où la procession qui rentre franchit le perron de l'église. La longue verrière du chœur est éblouissante; dans le sanctuaire, des milliers de bougies tremblotent; partout c'est un scintillement de cierges, un frémissement d'étendards et de

banderolles; partout des agitations de têtes inclinées; et, dominant ces têtes, émergeant sur ces houles vivantes, au milieu des étendards et des cierges, j'aperçois, vision merveilleuse! les épaules et le chef du Saint, qui s'avance avec un mouvement d'ondulation rythmée, comme si, plus grand que tout ce qui l'entoure, au chant des cantiques, aux accords de l'orgue, un empereur vêtu d'argent majestueusement se promenait dans sa gloire.

Lundi 22 mai. — Même tapage et même affluence sur les places et dans les rues. Nous fuyons vers Trébry, la plus élevée des collines du Menez. Au point culminant du monticule s'élève une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bretagne. Nous ne pouvons manquer d'y faire une prière et nous nous agenouillons devant notre grande Patronne, notre Duchesse et notre Reine :

Notre-Dame de Bretagne, priez pour nous !

L'après-midi, c'est la fête des Granges. Le château des Granges est situé au sommet de la colline vers le Nord de Moncontour. C'est une maison d'un très noble aspect, précédée d'une cour d'honneur fermée par un saut de loup. En avant et dominant Moncontour, s'étend une immense esplanade, cerclée, à pic sur la pente boisée qui descend vers la vallée, par un rang de tilleuls taillés en boule. Devant le château s'allongent d'étroites tables entre deux bancs, sur lesquelles des monticules d'écuelles et de verres s'entassent. A gauche, sous un bouquet d'arbres, une barrique de cidre sur une charrette attend.

Et le long de l'esplanade, jusqu'au soir, s'étaleront les danses Bretonnes.

C'est le *rond* et la *dérobée* qu'on danse ⁽¹⁾; le *rond* n'étant guère, toutefois, qu'une courte

(1) *Extrait du règlement des danses au pardon de Saint-Mathurin.*

Les populations voisines et les étrangers sont invités à prendre part aux danses anciennes du pays qui sont :

figure destinée à permettre aux couples de se placer. Les sonneurs, biniou, bombarde et tambour, assis sur une table, occupent le milieu de l'aire.

le *Rond*, le *Bal* et la *Dérobée*, exécutés avec une bonne musique champêtre.

RÈGLEMENT POUR LA DANSE

Art. 1. — Une mise décente est exigée, mais il est expressément défendu de danser en blouse.

Art. 2. — Les personnes reconnues ivres, ou qui porteraient le désordre, sont priées de sortir du cercle.

Art. 3. — Le cavalier auquel on dérobe sa cavalière doit se soumettre à cet usage sans se formaliser.

Art. 4. — La danseuse ne peut être reprise par le cavalier auquel elle vient d'être dérobée dans le même balancé.

Art. 5. — La chaîne isolée par choix de société est permise; cependant il est mieux dans les usages du pays de faire la chaîne avec des voisins.

Art. 6. — Il est défendu de fumer en dansant. Les fumeurs doivent aussi convenablement s'éloigner du Rond, ainsi que des sièges où reposent les dames.

Art. 7. — Il est défendu d'amener des chiens sur l'esplanade pendant la durée des fêtes.

Art. 8. — Toute discussion relative à la danse doit se porter devant les commissaires, qui jugeront selon les usages du pays.

Tout autour, le rond décrit un cercle, qui va s'agrandissant toujours; les mains unies par le petit doigt sont lancées en avant, pendant que le pied droit frappe la terre et que le gauche, avec de jolies grâces rustiques, est élevé en arrière à la hauteur de la cheville.

Mais brusquement les sonneurs s'arrêtent; un *ah!* de désappointement court dans la danse soudain désunie par couples qui se promènent jusqu'à ce qu'un nouvel appel du biniou invite les danseurs. Et la *dérobée* commence.

Voici comment elle est dansée par les paysans à Moncontour : c'est d'abord une immense file de couples qui se suivent, le danseur placé en dedans, ayant sa danseuse à droite. Pendant huit mesures, les couples marchent ou sautent en se suivant; puis il se fait un arrêt sur place par groupes de quatre, de six, de huit et même davantage, selon le hasard des compagnies et un peu l'habileté des danseurs. Si le groupe est de quatre (c'est la combinaison la plus simple), pendant la neuvième et la dixième

mesures, les deux femmes quittent les deux hommes et passent en dansant entre eux; pendant la onzième et la douzième, les hommes passent entre les femmes; pendant les deux mesures suivantes, les femmes repassent entre les hommes; la quinzième et la seizième mesures sont occupées par les couples à se rejoindre et à reprendre leur position; c'est à ce moment que doit se produire la *dérobée*. Il y a beaucoup de pays Bretons, à Paimpol entre autres, où la *dérobée* se danse sans dérobers; à Moncontour les règlements permettent de dérober, mais on ne le fait guères que quand il y a disproportion entre le nombre des danseurs et des danseuses; je n'ai pas vu dérober une seule fois pendant cette après-midi joyeuse.

Et vraiment il y a de la joie dans l'air; les pieds bondissent sur la pelouse, des rires éclatent, les conversations bourdonnent, pendant que les sonneurs toujours recommencent les mêmes sonneries.

Le soleil avait disparu derrière la chaîne des Ménez quand s'arrêta la dernière *dérobée*. Et la foule dévalait tumultueuse les pentes du coteau des Granges, et les sonneurs, sonnant ferme, revenaient vers Moncontour.

Mardi 23 mai.— Pendant trois jours encore, les baraques et les boutiques vont encombrer les places et les rues; pendant trois jours on dansera sur l'esplanade des Granges; et ce seront des courses de vélocipèdes et autres jeux auxquels *j'indiffère*. Le Pardon est fini; la fête qui continue n'a plus que l'attrait d'une foire; il faut fuir au plus tôt.

Avant de quitter Moncontour, j'ai voulu dire adieu à l'église et au Saint. J'ai revu les admirables vitraux d'une belle fierté de couleur et d'une rare richesse de dessin. L'autel en marbre est remarquable surtout par la porte blanche de son tabernacle très finement sculptée et par le radieux groupe d'anges qui le cou-

ronne. Derrière l'autel, M. le curé nous fait remarquer des peintures sur les boiseries; elles ne sont pas sans mérite, mais leur date est autrement intéressante: 1794.

Le buste reliquaire du Saint est exposé devant un pilier à droite du maître-autel. Les reliques sont visibles dans une ouverture ovale faite à la naissance du front, un peu au-dessus des yeux, et fermée par une glace. O ce front d'argent ouvert ainsi et montrant ces reliques vénérables! ce crâne vide, cette tête creuse où, seule, habite une sainteté guérisseuse de la folie!... Je m'approche, et sur le front de métal froid, à l'endroit même où sont enfermées les parcelles saintes, j'appuie religieusement mon pauvre front d'artiste où bouillonnent toutes les folies.

Et je n'ose pourtant dire l'invocation salu-
taire: *Saint Mathurin, guérissez-moi!*

LE PARDON
DE SAINT-JEAN DU DOIGT

(24 JUIN 1893)

A mon ami Gustave-Charles Toussaint.

SIGEBERT, en son *Chronicon* sur l'an 613, et saint Grégoire de Tours, livre I de la *Gloire des Martyrs*, chapitre XIV, disent que le pouce de saint Jean fut apporté par une femme à Saint-Jean de Maurienne en Savoye; et les Maltois disent posséder en leur Isle le Doigt duquel le glorieux Précurseur montra le Sauveur lorsqu'il dit : Voilà l'Agneau de Dieu; voici celui qui oste les Peches du Monde. Et nos Bretons Armoricaains de la Paroisse de Plougaznou, près la Ville de Morlaix, au Diocèse de Treguer, assurent qu'ils ont le mesme Doigt dont Jésus-Christ fut montré, lequel

se garde reveremment et est visité de toute la Province en l'Église de Saint-Jean Traoun-Meriadec, dite comunément Saint-Jean Ar Bis, c'est-à-dire Saint-Jean du Doigt⁽¹⁾.

Comment le doigt de saint Jean se trouve dans l'église bâtie au joli vallon de Traoun-Meriadec, l'histoire miraculeuse nous en a été contée en Breton, en français, en latin, en prose et en vers. Ces versions (je parle des anciennes, car les narrations modernes sont plus nombreuses encore) ne sont pas absolument concordantes. Le chansonnier breton, le rédacteur de l'ancien manuscrit latin, le poète de l'Ode *De adventu preciosissimi digiti*, le Père Albert enfin ne sont pas tout à fait d'accord sur les circonstances du miracle. Le bon Père Le Grand, lui, cite ses autorités qui sont les *memoires manuscrits de Noble et Discret M. Yves Le Grand, charoïne de Leon, aumosnier*

(1) P. ALBERT LE GRAND, *Histoire de la translation miraculeuse du doigt de saint Jean Baptiste de Normandie en Bretagne.*

du Duc François II et une ancienne Chartre a demy effacée (que je rends lisible par un secret que je possède) qui me fut communiquée par le Sieur de Pen ar Prat, Paroisse de Guic-Mec, qui semblait estre un proces verbal du miracle arrivé en l'an 1506 lorsque la Reyne Anne fut à Saint-Jean, au bas duquel pendaient cinq lacs de parchemin, où il est croyable que furent attachez des sceaux; néanmoins il ne s'y en trouvoit aucune chose qui en approchast.

Pour conter, après tant de confrères, la merveilleuse histoire du saint Doigt, je ne ferai point comme Messire Guillaume Le Roux une invocation à la Muse :

Clio, gesta canens, adsis, miranda Joannis
Præcursoris, erat qui tuba missa Dei.

Bien plutôt me mettrais-je sous la protection du Baptiste, et sans doute il ne serait pas vain d'invoquer la précieuse relique, fût-elle simplement un *medius*, ou fût-elle réellement le doigt qui désigna Notre-Seigneur, comme le croient

nos Bretons, tout prêts à mourir *pour soutenir que ce qu'ils en ont est l'Index de sa main droite.* *Index* ou *medius* de la main droite, ce sont toujours les précieux doigts qui me servent à tenir ma plume. Que *Sant Iann ar Bis* me soit donc propice; sa relique est vénérable à quiconque fait métier d'écrire!

Telle cependant n'a pas été l'opinion de Dom Lobineau qui s'est inscrit en faux contre la légende.

Le Bénédictin sceptique a prétendu que le vrai doigt n'était pas là, que le culte provenait d'une erreur, qu'on avait confondu le mot *doigt* avec le mot *douet*, et, en instaurant cette dévotion sans objet, traduit *Sant Iann ar Bis* au lieu de *Sant Iann ar Poull*. Soyez donc Bénédictin pour préparer ainsi des arguments à Cambry : *Jamais la voix de la philosophie, dit le brave voyageur, ne pénétra dans ces contrées, et des pardons et des missions éteignirent jusqu'aux moindres étincelles de la lumière et du bon sens. Il faut avoir vu ces sauvages assemblées pour se*

faire une idée des balourdises qu'on y débitait, des bouffonneries qu'on y pratiquait.

La voix de la *philosophie* réclamée, mais nous l'avons; n'est-ce point celle de Dom Lobineau lui-même! Cambry peut saluer; mais que dirait-il, cent ans après les années *philosophiques* pendant lesquelles il fit son *voyage dans le Finistère*, s'il me voyait, peu soucieux de *philosophie*, courir ces *assemblées sauvages* et recueillir dans un livre ces *balourdises* et ces *bouffonneries*.

Le pieux Albert Le Grand a conté avec sa foi habituelle le démembrement du corps de saint Jean. Le chef est allé à Constantinople, puis à Rome en l'église Saint-Sylvestre. La ville d'Amiens, dit-il, se glorifie de posséder le visage de saint Jean, l'os coronal est en la Sainte Chapelle de Paris; un autre fragment à Nemours; à Saint-Laurent de Gênes, on a recueilli les cendres de l'embrasement de son corps; un pouce est à Saint-Jean de Maurienne; les Maltais et les Bretons, nous l'avons

dit, possèdent également un doigt de notre Saint.

Voici comment ce doigt vint en Bretagne.

Les Payens, irrités des miracles qui se faisaient autour des ossements du martyr d'Hérodiad, sur l'ordre de l'empereur Julien, réunirent ces reliques pour les brûler et en jeter les cendres au vent. Mais *Dieu ayant envoyé une pluie extraordinaire pour éteindre le feu*, les ossements furent ainsi préservés et les Chrétiens s'en emparèrent. Un doigt fut remis à Philippe, patriarche de Jérusalem, qui le garda *un long temps illustré de plusieurs grands miracles. Une jeune vierge nommée Tècle, native de la province de Normandie, l'emporta en son pays où on édifia une Église de Saint-Jean et le Doigt y fut mis.* M. de Kerdanet pense que cette église était située à trois lieues nord de Saint-Lô, au pays nommé Saint-Jean du Day; on sait, ajoute-t-il, que les *villageois* prononcent Day ou Daigt pour doigt; on voit qu'avec lui aussi nous sommes loin du *Poull* de Lobineau.

En cette paroisse, celle de M. de Kerdanet ou une autre, vivait un jeune Bas-Breton, de Plougaznou, au service d'un grand seigneur du pays. On ignore son nom, dit le poète populaire; quant à son prénom, je gagerais que ce devait être Jean et de là sans doute cette dévotion si grande qu'il avait pour la relique. Il la vénérât très souvent dans l'Église, et, sur le point de retourner en son pays, il se prenait à regretter de n'en pouvoir emporter quelque petit morceau avec lui, se disant sans doute qu'au joli val Breton de Traoun-Mériadec la relique serait mieux située qu'en ce vilain pays Normand, et plus dignement honorée aussi. Ses regrets et ses vœux s'accompagnaient de prières et de jeûnes; et c'était jusqu'à des larmes au pied de l'autel du Saint.

Avant de partir, il s'en fut prier à l'accoutumée, mais à sa grande surprise, il ne pleura pas et même il se sentait tout plein d'une joie intérieure qu'il ne pouvait s'expliquer au moment des adieux; et ce fut avec allégresse

qu'il se mit en chemin. Mais voilà bien d'autres prodiges. Dans la campagne, quand il passait, les arbres s'inclinaient très bas pour le saluer et les buissons avaient comme des chuchotements qui lui disaient la bienvenue. A son entrée dans une petite ville, les cloches de l'église se mirent à sonner. Surpris de ce prodige, les gens du pays l'arrêtèrent et le mirent en prison, pensant que ce devait être un sorcier.

En eur guerric, evel ma antreas
 Ann oll gleyer anezi da zon a gommanças :
 Ann oll o veza estonet demeurez a guement-se
 A zonjé voa eur sorcer pe eun den didalve.
 Aretet voe er guer-zé ha laquet er prison,
 Evit gouzout anternoz pe voa e gondicion,
 Petra voa'r miraclou-zé dré lec'h ma tréméné,
 Ret eo vije sorcer ma colje e vué.

Les procédés de justice, on le voit, furent toujours les mêmes. On enfermera d'abord notre passant, à qui les cloches font aussi des grâces et, le lendemain, on s'expliquera pour savoir s'il est sorcier ou vagabond ou si c'est

un simple honnête homme. Notre Breton n'en fut pas ému; il prit *sobrement sa réfection*, dit le Père Albert, *et s'alla coucher. Le lendemain matin, à son réveil, il se trouva en son Pays et Paroisse près d'une fontaine; il voit devant ses yeux l'Église Paroissiale, la vallée de Traoun-Mériadec entre deux; au septentrion la Mer britannique ou Manche d'Angleterre et le château de Primel, mesme remarque son village et la maison de son père*⁽¹⁾.

Il se lève, descend la vallée, se frottant les yeux, tout surpris d'avoir été transporté ainsi, de Normandie en Bretagne, émerveillé de voir encore les arbres le saluer, les buissons le bonjourer et les cloches de Saint-Mériadec sonner comme pour la venue d'un prince, si bien que de tous les villages voisins les fidèles accoururent. Et quand ils entrèrent dans l'église avec

(1) Passe pour son village et la maison de son père et la tour de Plougaznou, mais le château de Primel, j'en laisse la responsabilité au Père Albert; le poète breton, lui, n'a pas eu la vue si longue.

le voyageur, ils virent les cierges d'eux-mêmes s'allumer, et, merveille des merveilles, de la main droite du petit Breton, qui s'ouvrit à la jointure du bras, le doigt de saint Jean s'en-voler et sauter tout droit sur l'autel. Le saint doigt, en effet, à l'insu du dévot, s'était logé entre la peau et la chair de son poignet, et c'est ainsi qu'il était venu de Normandie. Éperdu de joie, *notre jeune homme, ayant repris ses esprits, se leva et manifesta à tout le peuple ce qui lui estoit arrivé, assurant que c'estoit le Doigt de saint Jean-Baptiste.*

Manants, bourgeois, seigneurs, princes, le duc Jean lui-même, à la nouvelle du miracle, accoururent, et les prêtres et les moines et les évêques aussi. On fit des informations et des enquêtes, le récit fut reconnu véritable, et les miracles et les pèlerinages commencèrent, tant et si bien que la chapelle de Saint-Mériadec devint trop petite et qu'il fallut bâtir une église.

Commencée le premier août 1440, elle fut achevée seulement en 1513, malgré que la pro-

tection de nos ducs n'eût pas fait défaut dans l'intervalle à l'œuvre de pieuse édification. Le saint Doigt, d'ailleurs, miraculait de plus belle.

Les Anglais, un jour, débarqués à Primel, avaient rançonné le bourg de Saint-Jean et ne l'avaient quitté qu'en emportant sa relique, projetant de l'offrir à leur pieux roi Henri VII. L'ayant révéremment placé dans *le cabinet de l'Admiral*, ils firent voile vers l'Angleterre et, arrivés à Hampton, donnèrent avis aussitôt au Clergé *du riche trésor qu'ils apportaient*. Une procession s'organise et on emporte la caisse où le Doigt avait été placé; mais à l'ouverture, quelle déception : le Doigt n'était plus là et tous ceux qui l'avaient volé subitement devinrent aveugles. Le Doigt était revenu à Saint-Jean, en son armoire, et nos voleurs, pour recouvrer la vue, durent venir le vénérer, piteux Anglais, en bonne terre de Bretagne.

Cette guérison des aveugles d'Angleterre est une des causes sans doute qui ont développé la dévotion au saint Doigt de tous ceux qui

souffrent de la vue. Il est spécialement vénéré pour toutes les maladies des yeux; et cette dévotion est ancienne.

On rapporte qu'en 1506, la Reine Anne, fort incommodée d'une défluxion qui lui était tombée sur l'œil gauche, s'était mise en route pour aller prier à Saint-Jean; mais ayant reçu, à son arrivée à Morlaix, des dépêches du roi qui la mandait à Angers en grande hâte, elle pensa qu'il serait plus vite fait de faire venir la sainte Relique. Guillaume et Mériadec de Guicaznou furent envoyés par elle à Saint-Jean et les recteurs des paroisses voisines se joignirent à eux pour accompagner le précieux Doigt jusqu'à la ville. On mit la relique sur un brancard; le brancard cassa et, pendant qu'on le raccommodait, on s'aperçut que le Doigt de saint Jean avait regagné son armoire.

Quand on donna la nouvelle à la Reine, elle comprit qu'elle avait offensé le Saint. C'était à elle et non pas à lui de faire le voyage. Elle se mit donc en route, et, arrivée

au milieu de la lande de Lann-Festour, elle descendit de sa litière et fit le reste du chemin à pied, suivie des prélats, princes et seigneurs qui l'accompagnaient, qui tous arrivèrent à Saint-Jean à pied, leurs chevaux conduits par leurs laquais.

La Reine entendit Vêpres, le soir même se confessa et communia le lendemain; elle vénéra la relique que l'évêque de Nantes, Messire Guillaume Guegen, lui fit voir à nud, l'appliqua sur son œil, et partit en laissant à l'église de nombreuses offrandes et des présents nombreux. Le poète de saint Jean n'a pas cru pouvoir mieux faire que de célébrer en finissant la générosité de la Reine.

Un nombr braz a brésantchou a euré d'ar chapel
Ebars en arc'hanteri hag ornamanchou santel;
Ha commandi ma vijé savet a névez flam
Evel ma velomp aman, eun iliz da Zant Yan.

Pauvre poète, en vérité, et dont nous n'avons pas à regretter l'anonymat, car bien piteuse est sa poésie! J'en dirai autant de celle de

messire Guillaume Le Roux, auquel l'imprimeur Pierre Pautonnier fit beaucoup d'honneur en la recueillant dans ses *Nugæ Poeticæ*, Paris, 1605.

Telle est l'histoire de la translation du Doigt de saint Jean-Baptiste. Je m'en voudrais d'oublier de nommer un de ceux qui l'ont contée de nos jours, mon ami Yves Ropartz, dont ce fut un des premiers poèmes. J'ignore s'il fut imprimé de son vivant et, depuis sa mort, je ne sais ce qu'il a pu devenir. J'y pensais — comme à tant d'autres de ses vers si malheureusement perdus — en allant de Plougaznou à Saint-Jean, la veille de la fête, et il m'a semblé que celui qui, le premier, m'avait conté la légende, *revenait* avec moi faire le pèlerinage.

On n'avait rien négligé, dit Cambry, pour frapper l'imagination des nombreux pèlerins qui se rendaient dans ce séjour de miracles et d'enchan-

ments. Les sentiers qu'on foulait en l'approchant étaient sacrés; des saints épars, grossièrement sculptés, peints, dorés, se trouvaient sur la route auprès de cabarets où la tête se montait par les fumées de l'eau-de-vie.

Aujourd'hui rien de pareil.

Sur la route de Morlaix à Plougaznou, à l'entrée du chemin qui tourne à droite vers Saint-Jean, une croix de bois se dresse; vers le milieu de la croix, un long et maigre bras peint couleur chair s'allonge, indiquant aux pèlerins la direction de la sainte vallée. Le long de l'autre chemin qui va, en suivant le rivage, à travers des champs de blé, de Plougaznou à Saint-Jean, un oratoire ouvert marque, d'après une légende, l'endroit où la Reine Anne mit pied à terre; un peu plus loin, à l'endroit où la colline commence à descendre, la ruine d'un autre Calvaire apparaît et c'est tout! Avouez qu'on ne songe plus à monter les têtes, car je n'ai pas davantage aperçu l'ombre d'un cabaret sur l'une ou l'autre de ces routes.

Non loin de ce calvaire, après avoir côtoyé une fontaine et un lavoir, le sentier se transforme en chemin creux, un de ces frais chemins verts que les branches des chênes et des hêtres recouvrent, et sur le sol desquels court, en polissant les cailloux, le joli filet d'eau claire chantante qui sort de la fontaine.

Le chemin officiel du pèlerinage, c'est l'autre; je préfère celui-ci. On arrive au village sans l'avoir aperçu, sans se douter qu'on y est presque. Tout à coup le clocher apparaît, pour disparaître bientôt derrière le rideau des arbres. On descend rapidement entre deux murettes par ce petit chemin vert, tortueux, qui est un ruisseau presque autant qu'un chemin; on tourne à droite; ce sont encore d'autres eaux courantes, un autre lavoir encore; à gauche, les ruines d'une ancienne gentilhommière; en face, droit en face de soi, on aperçoit le portail de l'église. Au fond de cette étroite vallée, le petit bourg entoure l'église de Saint-Jean.

Aujourd'hui, le long des maisons, des tentes sont partout dressées, non pas des auberges, mais des boutiques où sont étalés les mille petits objets que l'on rapporte des Pardons : oiseaux et lapins de peluche, mirlitons, trompettes, ballons, médailles et chapelets, drapeaux et scapulaires et binious. Ce qui se mange aussi : amandes, figues, cerises, groseilles, noix, pruneaux, poires, etc. Les pains ici, les pains à la pâte fine et à la belle couleur dorée, viennent du bourg de Penzé, renommé dans toute la contrée. Il y a aussi des faiseuses de crêpes, des crêpes de froment, des crêpes au lait, dont la bonne odeur monte dans l'air et qui sautent gaîment dans la poêle au chant du beurre qui roussit.

Des bandes de jeunes garçons passent se tenant par le bras. Tous ont à la main la baguette blanche du Pardon. Sur la route que nous remontons vers le Calvaire au bras rose, la foule des pèlerins est énorme. En voici qui viennent de Guissény et de Kerlouan; d'autres

de Saint-Pol et de Roscoff; c'est le chemin de fer qui les apporte maintenant; ils venaient par mer autrefois; mais le wagon est si commode et la mer était parfois si mauvaise. Au dernier pèlerinage en bateau, il y a une dizaine d'années, ceux qui étaient venus de ces rivages-là, ne les ont pas revus; la mer les a pris dans une épouvantable tempête⁽¹⁾. Voici des hommes du pays de Quimper; quelques femmes même du Vannetais. On vient de loin au Pardon de Saint-Jean. Après sainte Anne d'Auray et quelques Notre-Dame, saint Jean est le plus invoqué de tous les Saints en pays Breton⁽²⁾.

Nous redescendons maintenant vers le bourg dans la foule croissante que le son des Vêpres

(1) Une complainte : *Recit daou valheur c'hoarvezet var ar mor*, a fixé le souvenir de cette catastrophe.

(2) On m'objectera que cette vénération n'a pas empêché le peuple de faire du nom de Jean le qualificatif de toutes les niaiseries : *Iann ar peul* (Jean Poteau); *Iann ioud* (Jean Bouillie); *Iann trapet* (Jean Bênet); *Iann al leue* (Jean Veau); *Iann banezein* (Jean Fainéant) sont autant de formules méprisantes où le nom du Saint sert

appelle vers l'Église. Nous franchissons le portail du cimetière. A gauche, c'est la fontaine. Les guides vous diront qu'elle date de la Renaissance; elle est en granit de Kersanton, ornée à ses trois vasques de jolies têtes d'anges en plomb et sommée d'un Père Éternel de même métal⁽¹⁾. Des femmes, tout autour, recueillent l'eau dans des écuelles et l'offrent aux pèlerins pour les ablutions saintes; quelques-uns même la boivent. D'autres femmes vendent de petits bouquets de la plante odorante qu'on nomme *herbe de la Saint-Jean*.

Et maintenant c'est la Cour des Miracles, mais dans le sens vieux parisien du mot. Je

à des variations peu respectueuses; à cette liste il faudrait même ajouter, suivant Troude, l'expression *Iannik kountant*, dans laquelle, si le second terme signifiait *content*, le premier voudrait dire mieux que *battu*.

Je répondrai que ce Jean, prototype de toutes les simpleesses, n'est point le *Iann Badezour* universellement invoqué en Bretagne, mais bien saint Jean l'Évangéliste, *Sant Iann Avielor*, dont le culte est peu répandu.

(1) Sa description et celle de l'Église sont dans tous les guides. Je passe.

n'ai jamais vu plus beau groupement d'infirmes, réunion plus mirifique de loqueteux et de mendiants. Le cimetière est à eux. Ils y cherchent une bonne place et s'y installent et nul ne les en délogera de la journée. C'est une collection radieuse de guenilles et de loques; un étalage prodigieux d'écuelles, de béquilles et de bâtons; ce sont des plaintes et des appels et des cris et des prières. Tout cela remue et grouille et se croise et vous heurte. Place aux mendiants de Bretagne; à la fête de saint Jean ils sont chez eux, ils sont rois!

En plein soleil, adossée à un mur blanc, la tête légèrement renversée, une vieille femme aveugle chante. Je m'approche et j'écoute :

Bretonnet, men ho suppli, balamour da Doue,
Da vont c'hoas da visitan ar plaç santel gant fe :
Sant Yan he neus carante evit ar Vretonnet,
Nep hen pedo gant fianç sur he vo exaucet.

C'est un mauvais cantique *da vis sant Yan*
Badezour, sans poésie, d'une plate langue et

d'une sottie orthographe. La pauvre vieille, sans souci de cette misère, indifférente à l'ardeur du soleil, d'une même voix monotone que rien n'émeut, chante la détestable complainte, qui près d'elle, pour un sou, est vendue par une autre femme.

Plus loin, c'est un beau grand aveugle assis sur une tombe haute; entre ses jambes ouvertes son fils, un garçon de vingt ans, aveugle aussi, est à demi couché. La main gauche du père repose sur la tête du jeune homme; sa main droite tient très haut son bâton. Entre les genoux du fils qui l'encercle de ses deux mains, un chapeau est posé pour l'aumône. Ce groupe est d'une réelle splendeur et l'immobilité de sa noble attitude donne l'émotion d'une chose d'art. Ce qui augmente cette impression encore, c'est la mélodie constante, sonore et douloureuse, qui sort à l'unisson de ces deux poitrines suppliantes, rythmée impeccablement.

Daou den dall!

Daou den dall maleüruz!

Ces trois monosyllabes, avec leur même consonne initiale fortement articulée, tombent lourdement comme trois sons de cloches dont on entendrait le coup de marteau, pendant que, vaguement prononcé, humble et pitoyable, le mot *maleürux* semble la vibration lointaine de vagues harmoniques ondulant autour d'une pauvre cloche fêlée.

Cette plainte chantante retentira tout le jour, et de tous les coins du cimetière elle s'élèvera, dominant de son harmonieuse envolée tous les cris aigus ou rauques de la misère et de la douleur. En écrivant ces lignes, j'entends encore aussi distinctement la musique de ces deux plaintes que je vois la beauté sculpturale des deux aveugles de Saint-Jean.

Je me sens frappé d'un coup de poing dans le dos; c'est un béquillard qui m'interpelle et c'est sa manière à lui :

« Donne; allons, donne donc, j'te dis! »

Et sa figure est méchante, pendant que son poing me menace encore. Il a des centimes

dans son écuelle; il faut venir là pour en voir. Le commerce les a rejetés depuis longtemps, mais la charité les conserve. Je mets une pièce blanche au milieu de ces laderies et non sans un sourire à l'adresse de cet audacieux, qui exerce sa mendicité, laide mais bien portante, à la façon d'un droit qu'il ne ferait pas bon contester.

D'épouvantables bras trop longs et trop maigres, des bras pâles, tout contournés se tendent autour de moi! Là-bas, sous un arbre, une femme a découvert tout un côté de sa poitrine. C'est une plate gorge d'enfant, toute maigre, rayée de côtes saillantes, au-dessus desquelles s'emmanche un bras tortueux qui ressemble à un cerceau; au bout de cet effroyable cercle de peau humaine, que l'os est près de percer au coude, s'allonge une main énorme qui semble avoir dix longs doigts. Et cela s'agite et vous fait des appels que la femme accentue d'un abominable sourire.

Et les pieds, les horribles pieds que j'ai vus là, sortis des pantalons ou s'allongeant sous les

jupes, des pieds difformes, tout bossués, comme de grosses racines grises qui séchaient au soleil, ou verdâtres et gonflés d'effrayantes puerulences dont le soleil semblait exaspérer les ferments, ou d'un rouge lie-de-vin, prêts à crever au moindre choc qui entr'ouvrirait cette peau reluisante, toute fine à force d'être tendue!

Et les jambes, sur lesquelles s'aggloméraient des croûtes jaunâtres et de sanglants boutons; les jambes, du haut en bas desquelles j'ai vu couler, dans d'étroites rigoles, des sanguinolences et des pus!...

Et les dos et les poitrines et les faces! Et le soleil sur tout cela, l'ardent soleil de juin! Et la poussière! Et les cris!..

O Doue ha Sant Yan binniget!

Et sur toutes les tombes, dans tous les sentiers, à toutes les portes de l'église et du cimetière, tout autour, partout, cette douleur humaine étalée, inévitable, menaçante!

Je vais m'asseoir auprès d'un groupe silencieux : la mère, une vieille femme à la figure rusée, tend son écuelle en égrenant son chapelet. Auprès d'elle, debout, la dominant de sa haute taille, son fils, un *innocent*. Sa tête, toute étroite au sommet, s'élargit au-dessous des yeux et devient énorme. Une longue bouche en fait le tour, couvrant un tout petit menton perdu sous la lèvre qui tombe. L'*innocent* dans ses mains croisées sur sa poitrine tient une lanière de cuir qu'il fait monter et descendre doucement. Un grand sarrau de coton bleu pâle le vêt tout entier, froncé autour des épaules et s'ouvrant en larges plis autour des hanches. Il sourit des yeux et des dents, car ses lèvres sont inertes, à je ne sais quoi de lointain, indifférent qu'il est au jeu de sa lanière. Un léger mouvement, auquel il semble insensible, l'incline lentement à gauche et à droite. Il ne semble pas souffrir de ce mouvement qui fait mal. Près de lui sa sœur est assise, absorbée dans la contemplation muette

d'un vieux cuir aussi; elle ne lève pas la tête et ne fait pas un mouvement... Et tous les trois ne disent pas une parole; la mère seule remue les lèvres et fait glisser silencieusement entre ses doigts les grains de son chapelet, qui heurtent avec un petit grincement sec le bois de l'écuelle, où les sous en tombant mettent seuls un peu de vie. Et les sous s'accumulent sans que la femme songe à les en retirer. De quelle effroyable vie vivent donc ces trois êtres-là?

Je rentre bien vite dans la misère qui hurle et dans la douleur qui braille, car le silence de ces *innocents* est plus douloureux encore, et je ne sais quelle épouvante m'envahirait à écouter ceux qui ne parlent pas, à voir ainsi ceux qui ne vivent pas de notre vie. Je ne sais quel vertige de rêve m'attire effroyablement vers ces éternels rêveurs d'un rêve plus lointain que celui des poètes.

Et je regarde alors la tour de l'église qui monte si svelte et, au-dessus de toutes ces

clameurs vaines, semble un *index* géant de pierre qui montre le ciel. Le vrai doigt de saint Jean, le voilà, levé vers l'Infini!

J'entre dans l'église. Autour d'un pilier, qui tout de suite attire mes regards, je vois un grouillement de foule empressée. Une balustrade massive sépare les fidèles d'un prêtre qui leur tend la sainte relique. Derrière lui, une statue en bois doré, de saint Jean baptisant Jésus, flamboie au milieu des fleurs et des bougies. La balustrade dans toute sa longueur est percée de petites fentes et c'est un bruit de sous qui tombent dans ce tronc circulaire, (*Kefsant Iann*), pendant que, debout ou à genoux, les dévots font le tour et baisent la vénérable relique. De là, ils vont dans la nef gauche vers un bassin que remplit incessamment une eau où fut plongé le Saint Doigt (*Dour bis*); ils s'en frottent les yeux ou le visage ou la font couler sur quelque partie malade de leur corps.

Pourquoi n'êtes-vous pas là, vous, les infirmes et les estropiés et les aveugles du cime-

tière? Venez à la relique, venez à l'eau du Saint Doigt! Pourquoi ceux-ci ont-ils la foi et pourquoi, vous, avez-vous perdu toute espérance? Ne voulez-vous donc pas entrer sous ces voûtes, où le saint Baptiste guérit? Et toi, Jean, pourquoi ne sors-tu pas vers eux et, faisant de tous ceux-là qui souffrent des miraculés joyeux, ne changes-tu pas cette immense clameur douloureuse en un grand cri de reconnaissance?

Mais qui sait, ces mendiants-là sont peut-être de ceux qui ne voudraient pas être guéris!

On bat aux champs. C'est la procession de Plougaznou qui arrive. Le bedeau, tout en rouge, précède la croix; un groupe de jeunes filles en blanc entoure la statue de la Vierge. Elles ont de grandes coiffes de dentelle et sur leurs robes des ceintures bleues. On bat aux champs encore. C'est la garde nationale, de saint Jean qui accompagne le maire.

La procession sort de l'église. Voici la bannière de saint Jean, la Vierge d'argent de

Plougaznou, une croix à clochettes, des oriflammes, des banderolles; des petits garçons entourent la statue de l'Enfant Jésus, des prêtres portent les reliques : un buste d'argent contenant une relique de saint Jean, un bras d'argent enfermant un ossement de saint Mériadec, enfin, dans son étui de cristal, le Saint Doigt!

Le clergé des paroisses voisines et celui de Saint-Jean suivent et la foule se presse derrière eux. Elle est peu recueillie cette foule; et celle que traverse la procession l'est moins encore. Ce ne sont que causeries et poussées⁽¹⁾ pendant que le cortège défile et monte vers la colline à l'est du vallon.

Vers le haut de ce coteau, sur la petite place en arrière de la fontaine de saint Jean,

(1) Il y a ici, me semble-t-il, un manque d'organisation complet dont je n'ai pas à fixer les responsabilités, mais que je signale et que je blâme, car il pourrait, à la longue, compromettre l'ancienne renommée de ce beau Pardon de Saint-Jean.

s'élève une sorte de menhir d'ajoncs que surmonte une croix de fleurs. De là part un câble dont l'autre extrémité est fixée à l'un des clochetons de la tour. Un groupe de vieilles femmes aux allures fantastiques est dans l'enclos de la fontaine. La procession arrive lentement.

La veille de la fête du Saint, dans une profonde obscurité, dit Cambry, une scène nouvelle donnait le dernier coup à la raison de ces bonnes gens; un ange partait du sommet du clocher, éblouissant de feux et d'artifices; il allait à cent toises, sur un monticule, allumer le feu de saint Jean, remontait au sommet du clocher et disparaissait dans les airs sans qu'on pût voir la corde sur laquelle il glissait en tournant pour opérer cet effet merveilleux.

Pauvre Cambry, âme *philosophique*, fermée à la douceur de ces bonnes joies, tu serais satisfait aujourd'hui! C'est en plein jour, vers cinq heures, qu'a lieu la *scène nouvelle*; on voit la corde, on peut même la toucher, et il n'y a plus d'ange! L'ange est remplacé par une boîte

d'artifice qui monte et descend, du feu de joie au clocher et du clocher au feu de joie; *la raison de ces bonnes gens* ne reçoit plus aucun *coup*. Cela ne tient plus du miracle, mais uniquement de la pyrotechnie, un beau mot, cher Cambry! Il n'y a plus artifice, mais simplement feu d'artifice, à Saint-Jean!

Le feu est allumé et flambe. La boîte a recommencé son jeu le long de la corde. Un de mes voisins me conte qu'il y a quelques années, un habitant de Saint-Jean a eu la tête emportée — et *la raison* avec, quel *coup*! — par un éclat de la boîte.

On chante pendant que la flamme monte, et la procession redescend vers l'église.

« Vous n'étiez pas près du feu avec les prêtres, me demande un des pèlerins.

— Non, pourquoi?

— Vous auriez vu ouvrir le reliquaie.

— Si j'avais su...

— On l'ouvre, on prend le doigt; cela ne se fait qu'une fois par an. Le prêtre avec de

petits ciseaux lui coupe l'ongle, et le replace dans sa boîte.

— Vous avez vu cela ?

— Certainement.

— Comment est le doigt ?

— A peu près comme celui-ci.

Il me montre son pouce.

— Quelle couleur ?

— Ah ! pas blanc comme les vôtres. Un peu rouge, d'un rouge violet, avec la chair bien vivante à la coupure.

— Vous l'avez vu ?

— Vous auriez pu le voir vous-même, si vous aviez été avec les prêtres. »

Et le pèlerin reprend sa place.

Eh bien ! Cambry ? Cent ans après, on ne parle plus de l'ange, on ne se rappelle même pas que le feu de joie ait eu lieu autrefois à la nuit, mais voilà un *brave homme* qui a vu le doigt et qui ne croit pas manquer à la *philosophie* en affirmant que l'ongle pousse et que la chair saigne. Et il affirme qu'il l'a vu !

Et puisqu'il l'a vu, cela est !

M. Aymar de Blois, qui a examiné la relique en 1805, en donne la description suivante : *C'est évidemment la dernière phalange d'un doigt ; elle est de couleur noire ; on y distingue fort bien l'ongle ; la chair paraît en être desséchée ; un morceau de peau déborde dans la partie inférieure et présente, à l'intérieur, une couleur et une substance ressemblant à celles de l'amadou.*

Voilà bien un *baragouin* de gentilhomme auquel je préfère la déclaration nette et mieux dite du paysan.

Je m'approche du feu qui commence à s'affaïsser. Aux lueurs de cette torche géante, parmi des nuages de fumée, c'est un spectacle diabolique de voir se démener dans l'enclos de la fontaine les cinq ou six vieilles qui vendent l'eau ; on dirait des sorcières.

Je retrouve là un vieillard de Plouneour-Trez avec lequel nous sommes venus de Morlaix à Saint-Jean. C'est un fidèle de ce Pardon ; depuis six ans qu'il a été guéri d'une maladie

des yeux, il n'a pas manqué de faire le pèlerinage, et il compte bien le faire tant que le Bon Dieu lui laissera ses jambes et que saint Jean lui conservera ses yeux guéris. Nous causons de ces feux qui, ce soir, brilleront à travers toute la Bretagne, ces feux de Saint-Jean, ces *tantad*. Malheur à celui qui n'y apporte pas son fagot ou sa fascine; infailliblement, il se brûlera la main dans l'année. Il ne faut pas négliger non plus d'emporter un tison du saint bûcher. On le place sous le lit et il doit y rester jusqu'à la Saint-Jean prochaine; la maison est ainsi préservée de la foudre.

Dans certaines paroisses de Bretagne, les jeunes filles ont coutume de courir les feux de Saint-Jean. Il faut en voir sept dans la nuit pour se marier dans l'année.

Ce ne sont pas les seuls vivants qui fréquentent ainsi les *tantad*. Les pauvres *anaon* y viendront se chauffer en bandes. *Ils s'asseyaient sur les pierres qui ont été mises là à*

leur intention, et jusqu'au matin ils se chauffent ⁽¹⁾.

Nous suivons la procession qui entre à l'église. C'est un spectacle que j'aime beaucoup, ces intérieurs d'églises vus par la grande porte au moment où la fin du cortège y pénètre. Ici c'est une impression de joli. Dans l'atmosphère grise que découpent les grêles piliers hauts, ce sont des battements d'oriflammes et des clignotements de cierges; au milieu de petites lumières jaunes, ce sont partout des vols de mousselines vieux bleu, vieux rose et lilas pâle; les vieilles voûtes semblent s'animer et se rajeunir de toutes ces couleurs à la mode.

En rentrant à Plougaznou, par le sentier qui longe la mer, nous rencontrons de nom-

(1) LE BRAZ, *La Légende de la Mort en Basse-Bretagne*. Voir surtout pour les feux de la Saint-Jean, un article de Quellien dans la *Revue d'Ethnographie*, t. IV, p. 89.

breux couples de jeunes gens et de jeunes filles. La mode veut ici qu'ils ne puissent s'isoler que par deux couples, mais ils le peuvent en toute tranquillité; et c'est ainsi qu'ils se répandront dans les auberges de Plougaznou. Mais, quatre par quatre, accouplés, ne croyez pas qu'ils se contentent de la salle commune; fermez bien vos chambres, voyageurs, car l'invasion est à craindre. Il faut, à chaque groupe de quatre, ce qu'on appellerait, à Paris, un *cabinet particulier*, uniquement d'ailleurs pour y boire un verre de cassis ou une tasse de café, et se raconter des choses insignifiantes au milieu de quelques bourrades qui sont des déclarations pour ceux des champs: Ici le truchement d'amour est le tablier des jeunes filles; elles en prennent un des coins dans leurs doigts et, selon qu'elles y feront de petits plis ou de grands plis, le galant connaîtra le degré d'estime où on le tient.

Les auberges, dans ces fins de jours de Pardon, seront pleines. On ne danse pas à

Saint-Jean ni à Plougaznou. Il y aurait inconvenance, puisque saint Jean mourut par la volonté d'une danseuse. La prohibition était de toute antiquité dans ces fêtes. Un aubergiste, pourtant, voulut aller contre et réunit des couples, pour danser, un soir. Le lendemain, le feu avait dévoré sa maison; le feu de saint Jean, sans doute! Et depuis, nul n'a plus essayé de danser.

Quand la nuit commence à tomber, les deux couples regagnent leur village. Quelques filles, peut-être, courront les feux de saint Jean, se hâtant d'arriver au septième. Autrefois, celles qui se lassaient d'attendre le mariage avaient un moyen moins fatigant de forcer le sort. Il leur suffisait de couper leur chevelure et de la porter, à la nuit, sur l'autel de pierre de l'oratoire de Lann Festour. Elles trouvaient un mari dans l'année.

La jolie vallée verte de Traoun Mériadec descend par pentes douces vers la mer. Elle

s'achève en une petite plage bornée, à droite et à gauche, par deux rochers qui sont les points extrêmes des coteaux de Saint-Jean et de Plougaznou.

Comme la nuit était très bleue et qu'un joli clair de lune l'égayait, je suis descendu jusque-là et je me suis allongé sur le sable. Bientôt, je m'y suis endormi. Combien de temps dura mon sommeil, je ne sais trop, mais, en me réveillant, je vis un spectacle étrange. La mer était à deux cents mètres environ du coin de galets dans lequel je m'étais tapi; au bord de la mer, dans la frange d'écume blanche qui l'ourlait largement, une vingtaine de monstres sautillaient. Tous étaient de formes ou mieux de difformités différentes. Les uns semblaient énormes auprès d'autres tout petits. Les uns allongeaient des bras démesurés et d'autres certainement n'en avaient pas; ceux-ci se traînaient lentement, ceux-là s'avançaient par bonds très vifs. Il y en avait de gras; il y en avait de maigres,

mais tous se signalaient par quelque laideur spéciale. On n'entendait que le bruit, très doucement rythmé, de la vague qui s'allongeait toute blanche et les clapotements irréguliers de leurs sauts. J'eus peur. Je regardai ma montre; il était plus d'onze heures. Quels étaient ces êtres et que faisaient-ils là ?

Je me levai sans faire de bruit et je m'éloignai un peu en m'abritant le long d'un rocher. Puis, je m'arrêtai malgré moi et je voulus regarder encore l'étrange danse macabre, le prodigieux bain fantastique, *ces choses d'épouvante*. Je m'éloignai enfin. Alors, je pensai que ce pouvaient être les infirmes et les mendiants du Pardon qui se donnaient, à la fin de cette journée de fatigue, une fête de fraîcheur et de propreté. Je pensai que ce pouvait être cela, mais peut-être aussi bien *autre chose*.

Et sans plus regarder ces êtres, quels êtres ? qui dansaient dans l'écume de mer, au clair de lune, je repris le chemin de Plougaznou.

A quelque distance du bourg, à un tournant

brusque de la route, je me trouvai tout près de trois voyageurs que je reconnus aussitôt. C'étaient *l'innocent*, sa sœur et sa mère. La vieille tenait toujours son écuelle et son chapelet; les deux autres jouaient vaguement avec leurs mêmes morceaux de cuir,... elle, la tête penchée et comme absorbée dans un rêve d'en bas très triste; lui, souriant toujours à quelque chose de très doux, là haut.

LA FÊTE DES MORTS

(1^{er} ET 2 NOVEMBRE 1893.)

*Au Maître hagiographe Breton,
M. Arthur de la Bordérie.*

I

A Spezet, quatre heures du soir.

Au moment où je franchis l'échalier de pierre du cimetière de Spezet, la procession des morts, contournant le chevet de l'église, apparaît.

Un sonneur, quelques choristes portant la croix, les cierges, l'eau bénite et l'encens, trois prêtres en surplis blanc, le dernier ayant au cou l'étole noire, voilà ceux que je vois d'abord; mais aussitôt ils s'évanouissent, ensevelis dans

la foule des hommes qui les suivent. Le cimetière — dont les étroites pierres plates, se détachant des tombes, ont l'air de s'écrouler le long d'une étrange pente vers le bourg — le cimetière disparaît peu à peu, envahi par ces hommes qui, derrière le chevet, là-haut, sans cesse affluent, venant on ne sait d'où ! Ne dirait-on pas que soudain les tombes se sont ouvertes et que ces vivants à la tête nue penchée sont les morts surgis d'En-Bas ? Le cimetière est plein de ces têtes pâles qui, d'une oscillation lente, semblent voguer sur les flots mouvants des épaules noires, telle une mer de naufrages. La brume très lourde enveloppe l'église et l'ossuaire et la foule d'une atmosphère de silence épais, à travers laquelle, comme une plainte, s'élèvent les sanglots du *Miserere*. Mais de quelles bouches sort cette lamentation ? On ne sait ! Elles ont toutes les yeux clos et les lèvres immobiles, ces têtes penchées flottant sur ces vagues noires, et, muettes, elles viennent battre les murs du ci-

metière d'une effroyable marée montante dont la poussée semble les déborder. Vont-elles rouler, les pauvres têtes détachées, le long des marches de pierre, vers les maisons autour de la place, où la Vie est morte à cette heure, pendant que la Mort maintenant est vivante au cimetière ? Vont-elles rouler, silencieuses, bercées par les voix invisibles qui chantent la déprécation ?

Le flot remonte vers le Charnier et m'a saisi tout à coup et me porte vers la chambre de pierre aux longues fenêtres ouvertes, où s'entassaient les ossements exhumés des ancêtres, les pauvres ossements de ceux qui, dans l'ombre et le silence, attendaient la lumière de l'Éternelle Vie. Hélas ! ils ne revoient encore que le pâle soleil de ces jours de mort qui se prétendent l'existence !

Les voilà pêle-mêle, les Défunts de la Paroisse, ceux-là de qui sont nés les Vivants d'Aujourd'hui ; les voilà, par longs ossements blancs dans l'ossuaire, les très vieux Parents,

pour qui la terre des tombes n'avait plus de place et qui ont dû céder aux Jeunes Morts le repos tranquille des fosses ! Ceux qui se sont aimés et ceux qui se haïrent, ils se retrouvent de nouveau, ne pouvant ni se rapprocher ni se fuir, entassés au hasard, ceux-ci trop loin, ceux-là trop près à leur gré, d'autres séparés d'eux-mêmes aussi par misérables fragments qui voudraient bien se rejoindre !

Et des regards d'ombre se cherchent dans les orbites creuses de ces têtes et se croisent, menaçants ou tendres. Ces douloureux regards implorent peut-être pour qu'on les reconnaisse. Quelques-uns se tournent vers cette foule pour y retrouver la ressemblance de ce qu'ils furent, les enfants de leurs petits-enfants, chairs vivantes gardant la mystérieuse empreinte héréditaire de leurs chairs que la tombe a mangées.

Ah ! la délivrance qu'ils attendent là, ce n'est pas le *Libera* du prêtre que la foule écoute avec angoisse, ce n'est pas ce *Libera* qui la doit donner aux pauvres corps en peine. Cette voix

grêle qui chevrotte la prière, ce n'est pas la grande voix espérée ! Elle ne retentit pas encore, la Trompette de l'Ange,

Tuba mirum spargens sonum
In sepulchra regionum,

au son de laquelle les ossuaires s'écrouleront et cessera enfin cette mortelle vie humaine, pour que les morts vivent enfin !

La voix grêle a commencé le *Pater* et la foule aux voix sourdes le reprend et le prolonge en un murmure pareil aux souffles du vent au ras des eaux qui se calment.

O les chères voix filiales, leurs prières sont douces à ceux-là dont les oreilles ne sont plus et qui, pourtant, entendent mieux, peut-être !

Le prêtre a jeté l'eau bénite ; et sa fraîcheur tombe en gouttes de rosée sur ces ossements desséchés, dont les chairs doivent seulement reflleurir aux saintes rosées de Josaphat.

Le prêtre fait fumer l'encens vers l'ossuaire. Et le parfum s'en va par petits nuages se

fixer sous ces pauvres crânes vides, où quelque immatériel cerveau en gardera longtemps le souvenir.

Requiem æternam dona eis, Domine, dit le prêtre. Qu'ils reposent plus longtemps dans la paix de l'ossuaire; ils se sont faits tout petits pour y entrer, qu'ils y dorment du sommeil calme des tout petits; ils y pourront peut-être demeurer plus d'années que dans cette tombe inhospitalière qui s'est nourrie de leur chair et, gorgée, a rejeté leurs pauvres os au charnier. Qu'ils y reposent, s'effritant en fine poussière, jusqu'au jour où luira sur la Mort le réveil de la Vie Éternelle!

Les fidèles ont dit : *Et lux perpetua luceat eis.*

Requiescant in pace, reprend le prêtre.

Les fidèles ont dit : *Amen...*

Et la procession rentre dans l'église.

Un catafalque est là, devant l'autel. Nul corps ne repose sous les tentures noires, mais

combien d'âmes s'y pressent pour recevoir l'eau bénite qui sauve et monter au ciel dans un nuage d'encens.

Ils le savent bien, tous ces hommes de Spezet qui se précipitent dans l'église, pour arriver les premiers et dont les mains brutales se disputent l'eau sainte au pied du catafalque. C'est à qui jettera le plus vite, vers quelque âme en peine de sa famille, la goutte d'eau salubre que les défunts implorent des vivants.

Le prêtre donne l'absoute à ces pauvres âmes. Tous les hommes sont agenouillés et baissent la tête et prient. Et voici que j'aperçois, à l'entrée de l'église, au-delà de cet océan d'hommes aux vagues sombres calmées, toutes les femmes, sous une lumière très douce, les mains jointes, debout. Leurs visages sont très pâles sous les coiffes de laine blanche; leurs yeux regardent là-haut. Et je pense à ces représentations du Purgatoire que prodigua la peinture naïve dans nos églises; et ces femmes-fantômes, au-dessus de ces

hommes vivants, semblent des âmes déli-
vrées.

La dernière prière est dite. La foule se répand dans le cimetière. Les hommes et les femmes, séparés jusque-là, se groupent par familles et cherchent les tombes où dorment leurs chers morts. Le cimetière est plein de gens agenouillés, immobiles, sur les grandes pierres toutes neuves, toutes brillantes des dernières sépultures, sur les vieilles pierres usées des tombes closes depuis longtemps, sur des morceaux de pierres qui ne semblent même plus des tombes, sur la terre même où plus un débris des pierres ne dit que des tombes furent là. Quelques-uns apportent de l'eau bénite au plein de leurs deux mains croisées qu'ils entr'ouvrent au-dessus de la tombe; d'autres y secouent leurs doigts trempés dans le bénitier. On voit des mains qui font des signes de croix et des lèvres qui disent des prières.

Et, la prière achevée, chaque groupe se lève et, silencieusement, descend du cimetière vers le bourg et regagne sa maison.

Et les maisons aujourd'hui, habitées par les morts à côté des vivants, seront tristes comme des ossuaires, et graves comme des chapelles, pour la fête de l'*Anaon*!

II

De Spezet à Guiscriff et à Scaër.

La brume devient plus épaisse. On dirait qu'autour de nous, de longs crêpes d'un blanc laiteux se déploient; et je vois onduler au loin les plis flottants de ces molles draperies. La voiture roule doucement sur la terre mouillée, sans un bruit de roues, sans un cri du conducteur immobile qui laisse aller ses bêtes, sans un claquement de fouet; elle passe à travers ces brouillards fantastiques, comme le fantastique char de la Mort, et, dans ce désert de

brume et dans ce silence, j'ai peur que l'un de nous ne soit le dernier mort de l'autre année, l'*Ankou*.

Et j'ai besoin d'entendre une parole qui me rassure.

« Si vous frappez un peu vos bêtes, Uruguen; nous n'avancons guère.

— Non, Monsieur, pas aujourd'hui; il faut les laisser aller à leur idée, et puis, je pourrais blesser *quelqu'un*. »

La Mort, quel fou de la craindre autour de soi ! Uruguen a raison : c'est la Vie !

Le vent souffle un peu. On entend des deux côtés, sur les talus qu'on ne voit pas, le frisson d'arbres invisibles. Et ce témoignage me rassure : il y a là autre chose que cette brume de mort, et quelque chose de vivant se manifeste, — au milieu de ce que je ne vois pas, — que j'entends ! Puisque, ce soir-là, c'est tout ce qui ose parler dans le silence, j'écoute ces longues plaintes du vent qui croissent et s'affaiblissent, qui viennent et qui pas-

sent et semblent se répondre entre elles, se portant des paroles que je ne perçois pas, mais dont la musique cependant fait pénétrer en moi de très nettes sensations qui sont un langage intelligible à mon âme.

Nous arrivons à Guisriff. Seule, comme le battement de la vie encore au bras d'un agonisant, une cloche tinte par coups faibles très espacés. Quelques lueurs dans les maisons, pareilles aux derniers regards des yeux qui se ferment à la vie; des clameurs indistinctes, tels ces étranges bruits des corps qui se décomposent. Il semble que Guisriff est mourant, dans la nuit.

Nous entrons dans l'église. Là aussi, c'est le silence et la solitude et la nuit. Deux points lumineux percent l'ombre, et j'aperçois autour quelques femmes agenouillées qui prient. Là-bas, comme très loin, une pâle lueur rouge; c'est la lampe du sanctuaire, celle-là qui luit faiblement, mais qui ne doit s'éteindre jamais. Petite sœur de cette clarté pieuse des

églises, que les chrétiens fidèles font briller jour et nuit devant Dieu, oh ! qu'elle ne s'éteigne jamais en nos âmes, la lueur bénie qui scintille dans les ténèbres environnantes, attestant aux passants vagues notre sanctuaire d'Idéal.

La brume blanche est plus épaisse. Elle a comme des ondulations qui viennent battre mon visage ; ce sont des frôlements d'ailes humides et qui ne peuvent pas voler. Le frisson de l'*Anaon* est dans l'air, tout autour ; je sens un poids sur mes épaules, et, dans cette oppression, je ne sais si je pourrais, si j'oserais parler.

Je ne veux plus même faire un mouvement ; et je me laisse aller au fond de la voiture ouverte, enveloppé dans ce suaire mouillé du brouillard, sentant mourir en moi tout ce qui était une pensée de vie.

Tout à coup, sous une rafale de vent, quelque chose tourbillonne avec un bruissement sec, et s'abat dans un froissement sinistre autour

de moi sur la voiture. J'étends la main. Sont-ce bien des *feuilles* mortes ? Je les sens palpiter encore et glisser et tomber, sans que maintenant le vent les pousse. Sont-ce bien des *choses* mortes ?

Et, comme le Breton qui est là devant moi immobile, je pense que d'un geste, moi aussi, je pourrais blesser *quelqu'un*, peut-être !

La nuit est noire, quand nous arrivons à Scaër. L'auberge s'ouvre flamboyante, claire et chaude ; les vêtements fument et les yeux se dilatent. Je m'assieds dans la cheminée, et le fauteuil où je suis me parle de poésie et de mort. Et j'évoque le Poète⁽¹⁾ qui vécut dans cette maison, de longues heures.

Et je vois cette fine tête si triste, non point pareille à celles des ossuaires, mais, vivante, immortalisée dans le marbre, rayonnante de jeunesse et de beauté !...

(1) Brizeux, dont je conterai, dans un prochain livre, la survivance au pays de Scaër.

Mais voici que de vieilles voix chevrotantes pleurent à la porte une lugubre chanson. Je me lève et j'ouvre. Ce sont deux vieilles femmes, deux très vieilles mendiante.

Jesuz en deuz hon digaset,
D'ho tihuna mar d'oc'h kousket.

Elles viennent, au nom de Jésus, réveiller ceux qui dorment et leur demander des prières pour les pauvres âmes abandonnées.

Mon fils, ma fille, vous êtes couchés
Sur la plume très douce et très molle,
Et moi, votre père, et moi, votre mère,
Dans le purgatoire, au milieu des flammes.

Vous êtes dans votre lit couchés à votre aise,
Les pauvres morts ne sont pas à l'aise ;
Vous êtes dans votre lit bien couchés ;
Les pauvres morts sont bien mal !

Nous sommes dans le feu et dans l'angoisse,
Feu sous nous, feu sur notre tête,
Feu en haut et feu en bas !
Priez Dieu pour les Morts.

Un drap blanc et cinq planches,
Une torche de paille sous leur tête,
Cinq pieds de terre sur leur corps,
Voilà tous les biens dans le monde où je suis !

Et tendant leurs vieilles mains qui tremblent et chantant de leurs vieilles voix qui chevrotent, elles s'en vont, les pauvres vieilles, de porte en porte, réveiller ceux que la Mort n'a pas encore appelés, afin qu'ils tombent à genoux et qu'ils disent, en mémoire des parents trépassés, la bonne prière qui sauve.

Et c'est la nuit où il ne faut pas quitter sa maison, car les routes, cette nuit-là, sont aux âmes errantes. C'est la nuit où les Morts parlent entre eux ; mais gardez-vous d'écouter ce qu'ils disent : Ils se nomment ceux qui doivent mourir dans l'année, et vous entendriez votre nom, infailliblement. Restez chez vous, bonnes gens ; allumez un feu clair dans l'âtre, afin qu'à la bûche des trépassés viennent se chauffer les pauvres Morts qui ont froid toujours. Sur la table, mettez du lait et des crêpes, afin qu'ils puissent

se rassasier, les pauvres Morts qui toujours ont faim. Pensez à eux, parlez d'eux à ceux qui vous entourent, priez pour eux, et tâchez, en paix avec eux et avec vous-mêmes, de dormir tranquillement, cette nuit-là, dans le lit clos, ce cercueil du sommeil de chaque jour, en attendant le repos des *cinq planches*, ce lit de mort dont on ne se relève jamais !

AU MONT SAINT-MICHEL

(26 JUIN 1894)

A mon ami Thomas Maisonneuve.

Le Couesnon par sa folie
Mit le Mont en Normandie.

ET que ce soit par un caprice de petit fleuve que le Mont échappe à la Bretagne ! Quand le Couesnon coulait à droite, Saint-Michel était à nous, et la Normandie n'avait que Tombelaine ; elle a les deux monts maintenant, et la Merveille n'est plus bretonne.

C'est donc de regrets et d'admiration que se fait notre culte pour la fière Montagne qui se dresse entre l'infini des eaux et l'infini du Ciel, étonnant microcosme et radieux symbole de l'Histoire et de la Vie.

En bas, tout là-bas, c'est l'immense baie que l'eau bleue recouvre et sur laquelle se croisent les barques des pêcheurs; c'est la baie bienfaitrice qui se laisse prendre la vie par quiconque a plongé les bras dans son Infini mouvant. C'est la nourrice de tous ces corps qui veulent vivre...

C'est LA MER.

A la base du Mont, s'entassent les maisons des pêcheurs, les hôtelleries et les boutiques. Toute la vie banale est là, la vie bourgeoise faite de petites dépenses et de petits profits et de petits bonheurs, au jour le jour. C'est là que le peuple a bâti, sur le granit, la demeure qui l'abrite et que, tout près de la mer, il s'endort et s'éveille, uniquement absorbé dans le travail de chaque jour.

C'est LA VILLE...

Au-dessus, deux hautes tours semblent peser sur la cité. Créneaux, machicoulis, meurtrières, lucarnes grillées, tout cela, c'est l'oppression des gens de guerre. C'est la chevalerie au-dessus du peuple, et qui le domine, pour le protéger souvent, pour l'écraser parfois. C'est la vie militaire sur la vie bourgeoise, la vie toute de vaillance, cruelle aussi, si vaine et qui pourtant méprise le terre à terre de ce monde inférieur sur lequel sa domination s'est élevée par le droit de la force.

C'est LE CHATEAU.

Au-dessus, le monastère. Des voûtes, des escaliers, des piliers, des cryptes, des plateformes, des cachots, une cage, un cloître !... C'est le monde du rêve et de la prière, supérieur au monde grossier de l'action... C'est le monde de la paix et du silence, dédaignant tout ce qui grouille, plus bas et plus bas encore,

pour les besognes de cette vie. Le monde de ceux qui passent les bras fermés, les mains jointes, les yeux là-haut.

C'est L'ÉGLISE.

* * *

Et plus haut, et LA-HAUT, c'est l'autre terme de l'Infini, l'Azur, où les mains tendues vont implorer les nourritures de l'âme, qui doivent retomber sur *l'Église*, sur *le Château*, sur *la Ville*, jusqu'à *la Mer*.

C'est LE CIEL !

TABLE

JE ME RAPPELLE	I
Le Pardon de Saint Gonéri à Plougrescant,	1
Le Pardon de Coadri en Scaër	21
La Troménie, pardon de Loc-Ronan	41
Au pays de Saint-Yves, à Tréguier	97
La Fête du Sacré-Cœur à la Basse-Motte	107
Le Pardon de Saint Mathurin de Moncontour. . .	117
Le Pardon de Saint-Jean du Doigt	141
La Fête des Morts	181
Au Mont Saint-Michel	197

Achevé d'imprimer

le quatre août mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

FR. SIMON, Succ^r d'A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ A RENNES



POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

LES ASPHODÈLES.

PRIMEVÈRE, poème.

L'OASIS.

LES ANNIVERSAIRES.

LA MORT DE BRIZEUX, poème.

LES JONGLEURS DE KERMARTIN, poème.

DANS LA BOUTIQUE, poème.

LES CLOCHES.

LE PARNASSE BRETON CONTEMPORAIN, en collaboration avec J.-Guy ROPARTZ.

YVONNE ANN DÙ, poème.

LE LIVRE BLANC.

THÉÂTRE

L'OCCASION FAIT LE LARRON, comédie en un acte, en vers (Théâtre de Rennes).

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE, comédie en deux actes, en vers (Théâtre de Rennes).

MARGUERITE D'ÉCOSSE, poème dramatique, en un acte (Théâtre d'Application).

LES NOCES DU CROQUE-MORT, comédie en un acte, en vers.

L'HEURE DU CHOCOLAT, proverbe en un acte, en vers (Salle Herz).

UN VOYAGE DE NOCES, drame en quatre actes, en vers (Odéon).

STANCES A CORNEILLE (Comédie-Française).

LE VOISIN DE GAUCHE, comédie en un acte (Salle Herz).

CORNEILLE ET ROTROU, comédie en un acte, en vers (Odéon).

LE RIRE DE MOLIÈRE, à-propos en un acte, en vers (Comédie-Française).

FETHLENE, drame lyrique en un acte (Musique de J.-Guy ROPARTZ).

PÊCHEUR D'ISLANDE, pièce en quatre actes et huit tableaux, en collaboration avec M. PIERRE LOTI (Grand-Théâtre).

LE GRAND FERRÉ, drame lyrique en trois parties, en collaboration avec LIONEL BONNEMÈRE (Musique de F. PLANCHET).

UNE SOIRÉE A L'HOTEL DE BOURGOGNE, comédie en deux actes, en vers (Théâtre de Rennes).

MUDARRA, drame lyrique en quatre actes, en collaboration avec LIONEL BONNEMÈRE (Musique de FERNAND LE BORNE).

TROIS DRAMES EN VERS : Keruzel. — Le Cœur sanglant. — Le Cilice.

LE DIABLE COUTURIER, légende bretonne en un acte (Musique de J.-Guy ROPARTZ (Théâtre d'Application)).

PROSE

AMOURETTES, nouvelles.

LA COMTESSE GENDELETTRE, roman.

EN PRÉPARATION

LA BRETAGNE QUI PRIE. — BRETONS DE BRETAGNE.